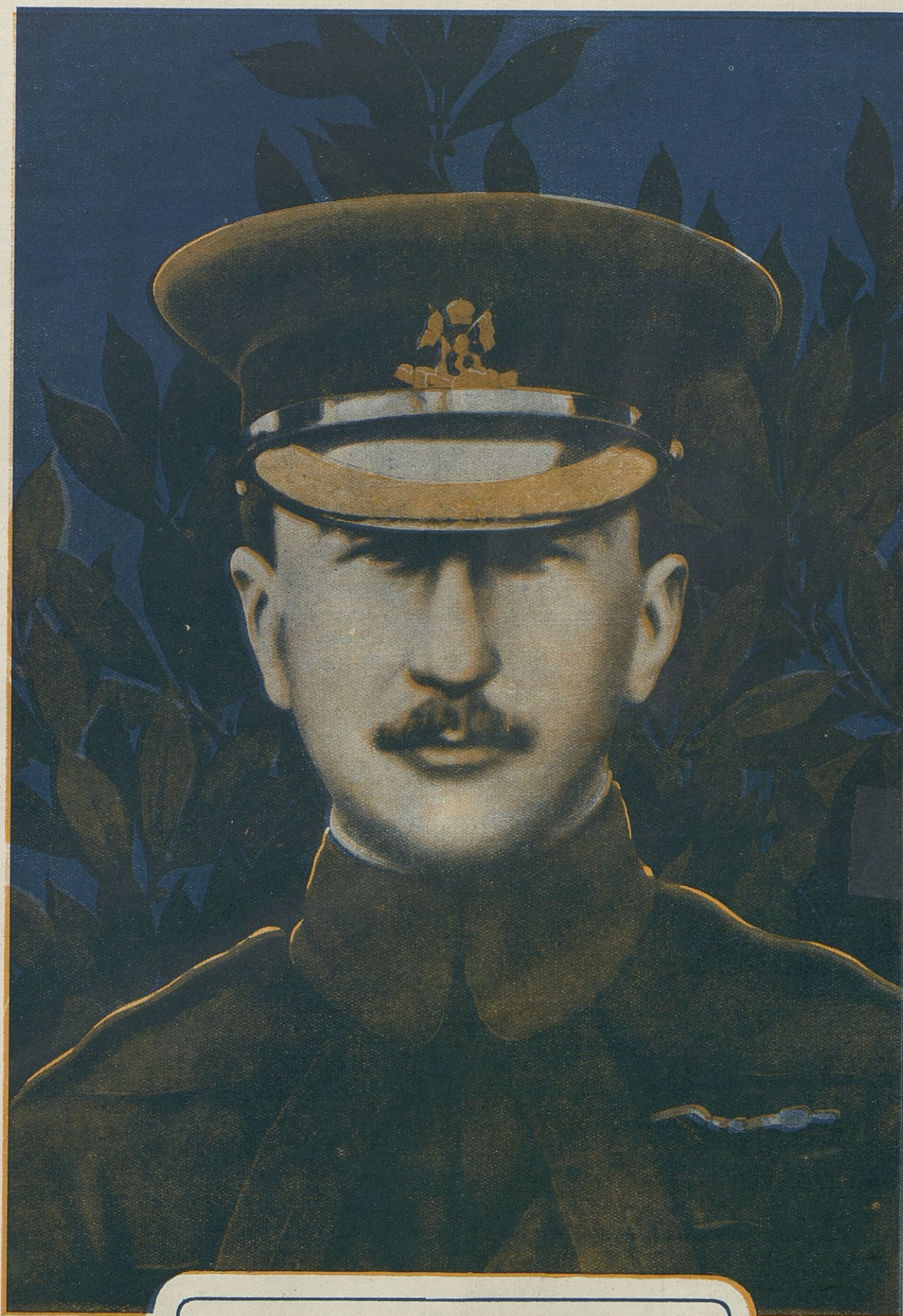


LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnier
PARIS

G^{al} Gough

COMMANDANT UNE ARMÉE ANGLAISE

Abonnement pour la France.... 15 frs

Abonnement pour l'Etranger.. 20 frs

SUZY L'AMÉRICAINE

GRAND ROMAN CINÉMA INÉDIT, PAR GEORGES LE FAURE

CINQUIÈME ÉPISODE : UN DRAME AU DÉSERT

XII

LE PIÈGE

Environné de ses fidèles, Pancho Lopez exposait ses plans, dont l'exécution, à l'entendre, ne pouvait faire l'ombre d'un doute : grâce à la capture des documents du capitaine Furllett, la colonne du général Carrington était destinée à tomber dans les filets qui allaient lui être tendus.

En attendant le moment d'agir, la Gran Sonora, transformée en quartier général, servait de lieu de concentration aux différents commandos qu'un ordre, rapidement expédié, allait rallier de tous les points où ils se tenaient embusqués...

Entre temps, Pancho avait présenté à ses lieutenants Manuel Morales, comme devant tenir auprès de lui l'emploi de chef d'état-major ; il avait compris que, pour bien conserver en main le jeune homme, il importait avant tout de flatter sa vanité...

Soudain, comme une trombe, un cheval s'arrêta sur le seuil du logis où avait lieu ce conciliabule et un homme blessé entra en titubant ; envoyé par Avilar, il venait annoncer l'attaque par les Américains du camp révolutionnaire et la retraite précipitée du commando...

— Les « gringos » seront ici avant deux heures, acheva le messager.

Ce fut une stupeur !...

Par qui ces damnés Yankees avaient-ils bien pu apprendre que la Gran Sonora était aux mains des révolutionnaires ? Cela, en vérité, tenait du miracle !...

Combien le miracle aurait paru simple à Pancho, mais aussi combien sa colère eût été grande s'il avait pu soupçonner la vérité !...

Vérité qui prouve que si parfois la Providence paraît favoriser les projets des coquins, parfois aussi il lui convient de déjouer leurs plans, même les plus habilement ourdis...

C'est ainsi que l'infortuné Arbi, voué selon toute apparence à une mort certaine, avait dû son salut à un accident, qui aurait dû être mortel.

Le cheval sauvage qui l'emportait comme un furieux à travers la contrée désertique, tout à coup manquant des quatre pieds, avait roulé le long d'une pente abrupte, et la chute avait été si rude que la corde qui liait à lui son infortuné cavalier s'était rompue...

L'Arbi, comme assommé, était un moment demeuré sur place ; puis il avait fini par se relever ; alors, rassemblant ses forces, il avait erré à l'aventure jusqu'au moment où sa bonne étoile lui avait fait rencontrer un « Texas Rangers » battant l'estrade sur les flancs du détachement de Wickley...

On imagine si, une fois mis par l'ancien légionnaire au courant des événements qui avaient, après son départ, éclaté à la Gran Sonora, le commandant avait été long à prendre un parti : sans perdre un instant, les Américains, à toute allure, s'étaient élancés au secours de la prisonnière.

En route, ils avaient été aperçus par le messager d'Alvira qui en venait porter la nouvelle à Pancho, sans pouvoir toutefois préciser qu'il s'agissait du détachement de Wickley ; s'il se fût douté en effet qu'il ne devait avoir affaire qu'à un nombre aussi restreint d'adversaires, l'agent de l'Allemagne eût mis la Gran Sonora en état de défense et eût tenu tête à l'ennemi...

Mais, dans son esprit, c'était le corps d'armée du général Carrington qui survenait ; dans ces conditions, la partie devait être trop inégale et force lui était de battre en retraite.

Seulement, auparavant, il donnerait à ces maudits gringos une leçon dont ils garderaient longtemps le souvenir.

Si la Gran Sonora ne pouvait demeurer au pouvoir des révolutionnaires, du moins, leurs ennemis ne s'en empareraient pas...

Et, en quelques mots, il expliqua son plan, qui était d'ailleurs d'une simplicité enfantine : la Gran Sonora allait être minée et lorsque l'ennemi s'y serait installé, on ferait exploser un fourneau de mélinite dont Wickley lui dirait des nouvelles...

— Evidemment, dit-il à Manuel qui l'écoutait consterné, c'est un procédé qui ne peut avoir vos suffrages car vous avez des intérêts dans l'exploitation ; mais nous sommes en guerre et n'avons pas le choix des moyens ; d'ailleurs j'estime que vous ne sauriez avoir de meilleure occasion d'affirmer la

sincérité de vos sentiments qu'en faisant à la cause de la Révolution ce sacrifice...

— Et mon père, interrogea le jeune homme, que va-t-il devenir ?

— Qu'il parte pour Mexico sans tarder, car d'ici quelques instants il ne fera pas bon ici pour lui ; au besoin, je lui donnerai une escorte...

Tandis que Manuel se précipitait à la recherche de



José Morales, Pancho prenait toutes ses dispositions pour que s'exécutât la petite combinaison dont il venait d'avoir l'idée géniale. Activement, un certain nombre de ses hommes creusaient un trou sur la place centrale du ranch, tandis que d'autres travaillaient à préparer les détonateurs électriques qui devaient mettre le feu à la mine...

Au moment même où il surveillait ces préparatifs, tout en se frottant les mains d'un air satisfait, il ne se doutait pas que non loin de lui quelqu'un ne perdait ni un de ses gestes ni une de ses paroles.

C'était Suzy...

La jeune fille — on s'en souvient — avait été jetée avec les autres prisonnières dans un étroit réduit qui, en temps ordinaire, servait de crématorium aux femmes s'occupant de la

aspects ; de nouveau, Suzy était tombée entre les mains de son redoutable adversaire, et il était à craindre que, pour se venger de ce qu'elle avait fait échouer son attaque de Discovery, il n'eût rien de plus pressé que de la remettre aux mains de son mari...

Son mari !... Rien qu'à la pensée qu'elle était la femme du misérable Morales la fureur la prenait et, dès cet instant, elle décidait de se soustraire par la mort, s'il le fallait, aux exigences de ce coquin !...

Mais, cela une fois résolu, ses affaires ne s'en trouvaient pas plus avancées : ce qu'il lui aurait fallu trouver, c'était un moyen de s'échapper...

Ah ! si elle avait pu compter sur l'Arbi pour l'aider à reconquérir sa liberté !

Hélas ! n'était-ce pas à peine quelques heures plus tôt qu'il lui avait fallu assister, frémissante de fureur et de désespoir, à l'exécution du brave garçon.

L'Arbi ! un ami, un confident, un défenseur !...

C'était tout cela qu'avait emporté vers une mort certaine le cheval sur lequel avait été attaché le malheureux...

Alors, sur qui pouvait-elle fonder l'espoir d'un sort meilleur ?...

Tandis qu'elle réfléchissait ainsi, assez mélancoliquement, en dépit de l'optimisme de son caractère, elle avisa, soudain, non loin d'elle, Paquilla qui la fixait de ses regards farouches.

Elle eut pitié vraiment de la douleur qui devait torturer cette infortunée et elle s'approcha d'elle :

— C'est à tort que vous m'en voulez, déclara-t-elle de sa voix la plus conciliante ; vos soupçons sont mal fondés ; loin d'éprouver pour l'homme que vous aimez le moindre sentiment, je le hais et je le méprise de toute mon âme. Vous êtes, comme je le suis moi-même, la victime de sa cupidité et de son ambition... Lui seul cause votre malheur auquel je suis étrangère et mon désir le plus ardent est de le fuir...

Comme Paquilla la regardait incrédule, dans la cour il se fit un grand vacarme qui attira vers la fenêtre l'attention de la jeune fille.

Alors, elle vit poussées, par les hommes de Pancho, des bandes de chevaux et de bétail que l'on cherchait à soustraire à la catastrophe, pendant que le misérable donnait des instructions à ceux des siens qui préparaient les mines...

Rien de plus aisé à manœuvrer, expliquait-il en désignant deux boîtes desquelles sortaient des tiges de métal, il suffit de peser fortement sur ces poignées : les tiges, s'enfonçant, agissent sur les commutateurs et l'étincelle électrique court le long du fil pour mettre le feu aux mines... Et alors... on peut souhaiter bon voyage à ces damnés « gringos »...

Et un rictus féroce lui contracta la face...

En fallait-il davantage pour que Suzy comprît le plan du coquin ; évidemment, une troupe de soldats américains était attendue, qui, dès son arrivée, sauterait avec la Gran Sonora.

Et elle allait être contrainte d'assister à cette infamie, sans pouvoir rien faire pour sauver ses compatriotes !...

Elle frémit d'horreur, enragée de son impuissance.

— Prenez les devants, ordonna Pancho aux électriciens, et faites halte au sommet de cette colline ; de là-haut, il nous sera aisé de surveiller ces coquins, de façon à ne les lancer dans la danse qu'au bon moment...

Les deux hommes partis, il donna l'ordre de se hâter de quitter la place : on fit sortir les femmes de leur prison ; chargées sur des chevaux, elles furent emmenées aussitôt.

Quand Suzy apparut sur le seuil, Pancho l'interpella gouailleusement :

— Eh ! par le diable ! s'exclama-t-il, c'est notre jolie Yankee !...

Il s'approcha d'elle, la considérant d'un air ironique tandis qu'une flamme s'allumait dans sa prunelle :

— Donnerwetter, ajouta-t-il en faisant claquer sa langue, notre ami Manuel est un homme de goût. Dormage

que vous soyez mariée déjà, la belle, car je connais quelqu'un auquel il n'eût pas déplu de vous servir d'époux... et ce quelqu'un n'est pas loin...

Avant que la jeune fille eût pu prévoir son geste, il la saisissait brutalement et lui plaquait un baiser sur les lèvres.

— Goujat ! lui cracha-t-elle au visage, en s'essuyant avec dégoût.

(Voir la suite page 15).



laiterie : une fenêtre assez large, mais étroitement grillagée, l'éclairait...

Après sa capture, le premier moment de stupeur passé, la fille du colonel Morton n'avait pas tardé à reprendre possession de son sang-froid et alors elle avait cherché quel parti pouvait être tiré de la situation.

Certes, celle-ci était loin de se présenter sous de riants

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 13 au 20 Décembre

BULLECOURT est fréquemment nommé dans les communiqués britanniques du 13 au 20. C'est un endroit situé à peu près au centre d'une ligne qui serait tirée de Quéant à Croisilles ; il est voisin du point où le front de l'enclave découpée dans les positions allemandes vers Cambrai par le général Byng se soude au front de départ. C'est peut-être parce que les Allemands croient que la nouvelle ligne britannique n'est pas finie de consolider dans ce secteur qu'ils multiplient les attaques sur ses ailes extrêmes. Toujours est-il qu'ils ont essayé, plusieurs jours de suite, de la forcer vers Bullecourt. Le 12 et le 13 il y eut là plusieurs attaques très fortes. En même temps que contre Bullecourt, les Boches agissaient vigoureusement contre Rientcourt-lez-Gagnicourt qui en est peu éloigné au nord-est ; malgré l'acharnement qu'ils ont déployé sur ces deux théâtres d'offensive, ils n'ont recueilli aucun succès, mais ils y ont perdu beaucoup de monde et les Anglais leur ont fait un assez grand nombre de prisonniers : les Anglais ont même pu, par suite du combat vers Bullecourt, améliorer légèrement leur position sur ce point. Cet échec, quoique coûteux, ne les a pas empêchés de revenir, le 15, à la charge à Bullecourt, ou plutôt contre les positions britanniques à l'est de ce village ; cette fois encore ils ont été complètement repoussés, et, pendant qu'ils se faisaient battre là, les Anglais effectuaient, au nord de la localité, un raid qui leur permettait de détruire des abris et de faire des prisonniers. Le 18, les Allemands essayaient, dans la même région, au sud de Fontaine-les-Croisilles, un nouvel échec.

Sur l'extrême aile droite du front de l'enclave britannique on a également signalé des combats assez vifs. Le 13, c'étaient les Anglais qui attaquaient, au sud de Villers-Guislain : ils s'emparaient là d'un poste dont tous les occupants étaient tués ou emmenés prisonniers. Le 16 les Boches cherchaient à prendre leur revanche dans cette région par un coup de main sur un poste de nos alliés, et ils étaient repoussés ; ils échouaient en outre dans une tentative analogue au nord de la Vacquerie. On a constaté un réveil d'activité en Flandre : le 14 les Allemands ont attaqué nos alliés aux abords du château de Polderhoecke : ils ont réussi à prendre pied sur une bande de terrain d'environ 200 mètres de longueur, et cette incursion a ouvert une série de combats qui durent encore le surlendemain : il n'en résultait aucune modification du front.

Il y a eu quelques autres affaires, dans d'autres secteurs : elles sont peu importantes : nos alliés enlèvent aux Boches une mitrailleuse et des prisonniers le 12 vers Pontruët, au nord-ouest de Saint-Quentin : les Boches se font battre dans de petites opérations, à l'est de Zonnebecke, vers le canal d'Ypres à Comines, au sud de Saint-Quentin. Les Portugais, de leur côté, ont eu la main assez heureuse dans différentes rencontres avec de petites forces ennemies.

Sur le front français les opérations les plus intéressantes se placent dans la région de Juvincourt et dans le secteur de la Meuse, où l'ennemi se montre toujours très actif. Au sud de Juvincourt, le 13, les Allemands ont essayé de nous surprendre par un coup de main qui a complètement échoué ; par contre, nos soldats, ayant attaqué le 15 les tranchées de l'ennemi au même endroit, sont revenus de leur petite expédition victorieux et ramenant des prisonniers ; et le 18 ils faisaient avorter des coups de main dirigés contre nos postes. Il semble que dans cette vallée de la Miette que domine Juvincourt, la lutte d'artillerie se maintient particulièrement active.

Le chemin des Dames, la Champagne voient se renouveler assez souvent des tentatives contre nos positions : toutes celles qui se sont produites, du 12 au 20, ont été repoussées ; il y en a eu, le 16, au nord du Chemin des Dames et à l'ouest du Cornillet.

Dans le secteur de la Meuse, c'est toujours contre les mêmes positions que l'ennemi porte ses coups : on ne parle pas de l'action de l'artillerie, qui ne s'interrompt guère, mais seulement des opérations d'infanterie. Le 13 un important coup de main boche au nord des Caurières, le 15 une véritable attaque vers le

bois Le Chaume sont déjoués par la vigilance de nos troupes et l'excellence du tir de nos batteries.

Quelques autres petites affaires se placent notamment au sud de Saint-Quentin où un coup de main de nos troupes donne de bons résultats, et en Haute-Alsace où une initiative de l'ennemi est repoussée.

L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE CONTRE L'ITALIE

On se bat toujours avec le même acharnement entre la Brenta et la Piave. Du 12 au 20 les Italiens, aidés des troupes françaises et anglaises, ont résisté à tous les assauts. Dans l'ensemble, nos alliés conservaient, à la date du 18, toutes leurs positions : les alternatives que l'on a pu signaler çà et là étaient sans importance relativement à la situation générale : la plus fâcheuse a été la perte par les Italiens du col Caprile qui couvre la Beretta ; mais ce n'est là, dans l'ensemble des opérations, qu'un incident regrettable. Le massif du monte Grappa est l'un des principaux foyers de la lutte actuelle : nous le signalons particulièrement parce qu'une partie des troupes françaises est affectée à sa défense ; ce massif

est la charnière de la ligne générale de bataille. On annonçait, le 18, qu'une attaque ennemie très puissante contre le saillant du mont Solarolo et le versant nord du Calcino, et effectuée par deux masses de choc, avait été complètement repoussée.

On ne signale aucun fait sur la Piave : les Autrichiens n'ont pas renouvelé leur tentative pour en forcer le passage. C'est d'ailleurs une entreprise difficile. Ce fleuve se divise, dans une grande partie de son cours, en bras séparés par des flots marécageux, difficilement praticables. Ailleurs, il roule des eaux devenues torrentueuses entre des berges resserrées. Le plan de l'ennemi consiste d'ailleurs, visiblement, à essayer de tourner la ligne de défense de la Piave par le nord ; pour cela, il lui faut déboucher en plaine de Vénétie vers Bassano : c'est à quoi tendent ses efforts que la résistance de nos alliés et de nos troupes a jusqu'à présent rendus vains.

Les communiqués ne parlent pas du front qui s'étend à l'ouest du lac de Garde. L'ar-

mée du maréchal Conrad qui se mit en mouvement dans le Trentin pendant que les autres forces coalisées franchissaient le Tagliamento n'a guère depuis lors fait que des démonstrations sans importance réelle.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL SIR HUBERT GOUGH

D'une vieille famille de soldats les « Fightings Goughs » (les Goughs combattants) du Wiltshire, le général sir Hubert de la Poër Gough n'est âgé que de quarante-sept ans. Né en 1870, élève aux collèges d'Eton et de Sandhurst, il obtient, en 1889, une commission d'officier dans le 16^e lanciers. Il fait l'expédition de Tirah et la guerre sud-africaine.

La guerre actuelle le vit débarquer en France à la tête de la troisième brigade de cavalerie ; il couvre la retraite de Mons, émerveillant ses hommes par son courage et son sang-froid, et prend part à la bataille de la Marne.

Il reçoit le commandement d'une division de cavalerie ; il se bat à Ypres, à Cassel, à Hazebrouck, à Zandwoorde, à Messines. Sa division est engagée dans la victorieuse journée de Neuve-Châpelle, puis à Festubert.

En juillet 1915, il commande le 1^{er} corps d'armée et se distingue à Loos.

C'est pendant la bataille de la Somme qu'il joue un rôle décisif : commandant une armée de réserve sur le flanc gauche du général Rawlinson, il enlève Pozieres, la ferme du Mouquet, Courcellette, Thiepval ; il gagne la bataille de l'Ancre où il fait cinq mille prisonniers. C'est lui qui fait, à Bullecourt, la première entaille dans la fameuse ligne Hindenburg.

Son frère, également général, a été tué en 1914 à la bataille de l'Aisne.

ATTENTION !!

La première question du concours consiste à trouver les 16 mots qui seront supprimés, à raison d'un par épisode, au cours de la publication des seize épisodes de *Suzzy d'Amérique*. Dans le cinquième épisode publié dans ce numéro, le mot supprimé se trouve page 16, 2^e colonne, 38^e ligne.

Les points remplaçant ce mot n'indiquent nullement le nombre de lettres le composant.

Les points remplaçant ce moi n'indiquent nullement le nombre de lettres le composant.

Pour prendre part à notre grand Concours

AVEZ-VOUS COMPRIS ?

Découpez et conservez précieusement le Bon N° 5
inséré à la dernière page des annonces

Nous indiquons à la page 12 la photographie à laquelle le Jury du PAYS DE FRANCE a décerné la prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 166.

LA CONQUÊTE DE L'EST AFRICAIN ALLEMAND

Après avoir été chassées de Tabora, leur capitale de guerre, en septembre 1916, les forces allemandes qui avaient tenté de s'opposer à la marche des troupes belges dans le nord de leur colonie s'étaient retirées au sud du fleuve Rufiji, rejoignant ainsi les groupements opposés aux troupes britanniques.

En avril 1917, un détachement ennemi fort de 40 Européens, 500 à 600 soldats, 16 mitrailleuses et 2 canons, sous le hauptmann Wintgens, parvint à franchir le cordon des troupes britanniques à l'est de Neu-Langenburg et à se porter dans la direction du lac Rukwa.

A peu près au même moment, deux autres détachements allemands de même composition pénétraient en territoire portugais.

Le gros des forces allemandes était à l'ouest des ports de Kilwa et de Lindi.

Abondamment pourvus encore de matériel, de munitions et même de vivres, grâce à leur puissante organisation d'avant-guerre, nos adversaires allaient tenter d'amener nos alliés à disperser leurs forces sur un vaste front, dans le seul but de rester en campagne le plus longtemps possible, avec l'espoir qu'une paix prompte leur trouve les armes à la main dans l'Est Africain.

Le gouvernement belge, en parfait accord avec le gouvernement britannique, décida de faire intervenir dans la lutte un contingent important des forces congolaises belges, dont le commandement fut confié au colonel Huyghé.

Le 22 mai, Wintgens est arrivé à Kalula, à 100 kilomètres au sud de Tabora, mais trois bataillons, sous les ordres du major Bataille, sont postés entre Sikongo et Ipole. Dans la nuit du 22 au 23, Wintgens est capturé, avec une section d'ambulance, par nos patrouilles, tandis que sa colonne s'échappe vers l'est.

Le détachement allemand franchit le chemin de fer central à 80 kilomètres à l'est de Tabora, poursuivi par les troupes belges.

Un combat est livré, mais Naumann, qui a remplacé Wintgens, se soustrait au contact et se dirige à marches forcées vers Muansa, le grand port du lac Victoria.

A point nommé, les colonnes belges se glissent devant la place, si bien que l'ennemi, après s'être arrêté à Tumbiri (60 kilomètres à l'est de Muansa), est contraint d'abandonner cet objectif ; il prend la direction de l'est.

Les compagnies belges l'engagent à Ikoma, le 29 juin, et lui font subir des pertes sévères, mais à la faveur de la nuit le combat est rompu.

A partir de ce moment, le groupement de Naumann se disloque. Durant un mois nos troupes poursuivent encore.

Des troupes britanniques montées interviennent à leur tour et, en octobre, le détachement allemand est complètement capturé par nos alliés.

La colonne Huyghé dut, avant de réaliser la concentration du gros de ses forces sur le railway entre Dodoma et Kilossa, réorganiser tous ses services — service médical, service des transports ; — il fallut créer des bases en vue des opérations nouvelles et y amener munitions, armement, campement, médicaments, vivres pour blancs et noirs et enfin assurer par le télégraphe la liaison avec les troupes britanniques, tandis que les compagnies du génie commençaient la construction de routes que devront emprunter les automobiles et les voitures des échelons de ravitaillement.

Voyons la situation de l'ennemi au 1^{er} août 1911.

Les forces allemandes sont concentrées en trois groupements occupant chacun une zone de résistance.

La première zone est celle de Mahengé ; les Belges y rencontreront une quinzaine de compagnies. Au sud, un groupement secondaire occupe la région Songea-Tunduru. Dans le sud-est de la colonie, le gros des forces allemandes tient la région ouest des ports de Kilwa et de Lindi.

Les troupes britanniques s'appliqueront à mettre hors de cause ces deux derniers groupements.

Parcourons le théâtre d'opérations assigné aux troupes belges, depuis la ligne Dodoma-Kilossa jusqu'à Mahengé.

Avant de franchir la rivière Ruaha, affluent de la Rufiji, obstacle d'une centaine de mètres de largeur, nous trouvons un pays tourmenté ; les sentiers indigènes sont coupés de nombreux ravins et de rivières importantes.

Les collines sont couvertes de hautes broussailles ou de forêts de bambous. Entre la Ruaha et le Kilimbero, autre affluent de la Rufiji, on traversait, en temps de paix, de riches cultures ; le pays est inculte à présent, razzé ; les populations ont été emmenées vers le sud.

La rivière Kilimbero est un redoutable passage de 600 à 700 mètres de largeur, car des marais profonds existent sur les deux rives.

Cette rivière franchie, la route de Mahengé n'est pas encore libre ; à l'horizon se profile la ligne de montagnes Kalimoto-Madège, d'un développement de 24 kilomètres, qui, à 36 kilomètres au nord de la ville, constitue un verrou tiré sur les deux routes qui y conduisent.

Ces montagnes franchies, on atteint un vallon, dépression de plusieurs kilomètres de profondeur (altitude 400 mètres), mais à 10 kilomètres de Mahengé, le terrain change, il se dresse brusquement mouvementé vers le plateau.

En effet, Mahengé, chef-lieu du district de ce nom, situé à 600 kilomètres au sud-est de Tabora, constitue un immense plateau d'une altitude moyenne de 1.000 mètres. Le poste allemand qui y existe est très important ; il voisine avec des

exploitations agricoles en plein rapport. Le sol fertile donne le blé, le maïs, le sorgho, le riz, outre des fruits savoureux et tous les légumes d'Europe.

Mi-juin, une colonne, sous les ordres du commandant Hubert, part de Dodoma vers Iringa ; elle assure la liaison avec la colonne britannique d'Iringa, qu'elle renforce.

Le 15 août, les troupes du major Bataille quittent la région de Kilossa pour se porter vers la rivière Ruaha.

Le 18 août, l'ennemi est battu à Kidodi (80 kilomètres au sud de Kilossa) ; le 19 août, il est rejeté des positions de Tope, vers le sud.

Le 21 août, la colonne Bataille rejette l'adversaire au sud de la Ruaha, franchit la rivière et continue sa marche.

Le 24 août, les Allemands sont rejetés de la rivière Sansa.

La colonne Hubert a combattu, le 12 août, avec les troupes britanniques entre la Ruipa et Fakara ; le combat a été indécis, mais l'avance du groupement Bataille oblige l'ennemi à la retraite, si bien que, le 28 août, les colonnes parties de Dodoma et de Kilossa font leur jonction à l'endroit fixé, à Fakara, devant la rivière Kilimbero, pendant que les troupes britanniques d'Iringa étaient retirées, affectées à d'autres opérations.

Quatre compagnies allemandes défendent le Kilimbero. Elles sont fixées en front par des détachements qui paraissent vouloir forcer les passages du cours d'eau sous le feu. Pendant ce temps deux groupements parviennent à franchir la rivière à l'est de Fakara, et aussitôt ils se mettent en devoir de menacer l'adversaire en flanc et à revers.

Celui-ci cède rapidement le terrain et le 7 septembre l'obstacle était vaincu, des têtes de pont installées, la concentration des troupes terminée au sud de la rivière et la marche reprise sans désenclaver.

L'ennemi, en force, s'est installé sur la ligne Kalimoto-Madège.

Le 9 septembre, l'attaque des positions commence : ce sera le prélude d'une bataille de huit jours.

Tandis que la ligne est masquée en front, Madège, l'aile droite particulièrement forte, est attaquée. Après deux jours de combat, l'adversaire en est rejeté, et la manœuvre continue.

Les réserves belges massées sur la gauche allemande sont jetées dans la lutte, la manœuvre d'enveloppement se dessine à présent sur les deux ailes, mais l'ennemi réagit ; il contre-attaque énergiquement. Malgré ses efforts, le 16 septembre, débordé, il sera en retraite vers Mahengé.

Un mouvement enveloppant bien réussi vaut aux Belges la prise de trois Européens, une demi-compagnie, deux mitrailleuses et un approvisionnement en munitions considérable.

Dans les environs immédiats de Mahengé, une nouvelle position très forte, constituée par une série de collines élevées couvrant la place à l'ouest, au nord et à l'est, est occupée par toutes les forces du colonel Tafel : 350 Européens, 2.000 hommes, pourvus de canons et de mitrailleuses.

Les troupes du major Bataille procèdent avec méthode à la reconnaissance ; elles tâtent l'adversaire, tandis que celui-ci s'efforce d'évacuer la ville.

Le 7 octobre, l'attaque générale commence, menée en front et en flancs. Successivement, les 7 et 8, les points d'appui des deux ailes tombent et, le 9 octobre, la colonne du major Muller entre à Mahengé, le dernier chef-lieu du district qui restait aux mains des Allemands.

La prise de Mahengé valut aux troupes belges un butin considérable et notamment plusieurs centaines de militaires allemands, Européens et indigènes.

Les colonnes britanniques, sous les ordres des colonels Fair et Hawthorn, sont venues du sud-ouest et du sud pour coopérer avec les forces du major Bataille, qui viennent de « donner » avec entrain durant deux mois sans interruption, à la poursuite de Tafel.

Le 16 octobre, la liaison était effectuée à Liganga (30 kilomètres sud de Mahengé).

Pendant ce temps, un groupement belge, sous les ordres du commandant Héron, débarquait à Kilwa et marchait sur Livale, qu'il occupait le 30 octobre (170 kilomètres sud-est de Mahengé).

C'est vers Livale que Tafel paraissait se diriger. En effet, un détachement avancé fut combattu avec succès dans cette région, en novembre, par une des compagnies du commandant Héron, mais le gros parvint à s'échapper vers le sud, dans le but de rejoindre le général von Lettow-Vorbeck, en retraite de la vallée de la Lukuledi, vers Nevala.

Tafel, épuisé, arriva à Nevala le 27 novembre, mais les troupes britanniques l'y avaient précédé, si bien que ce qui restait du groupement de Mahengé s'est rendu sans conditions.

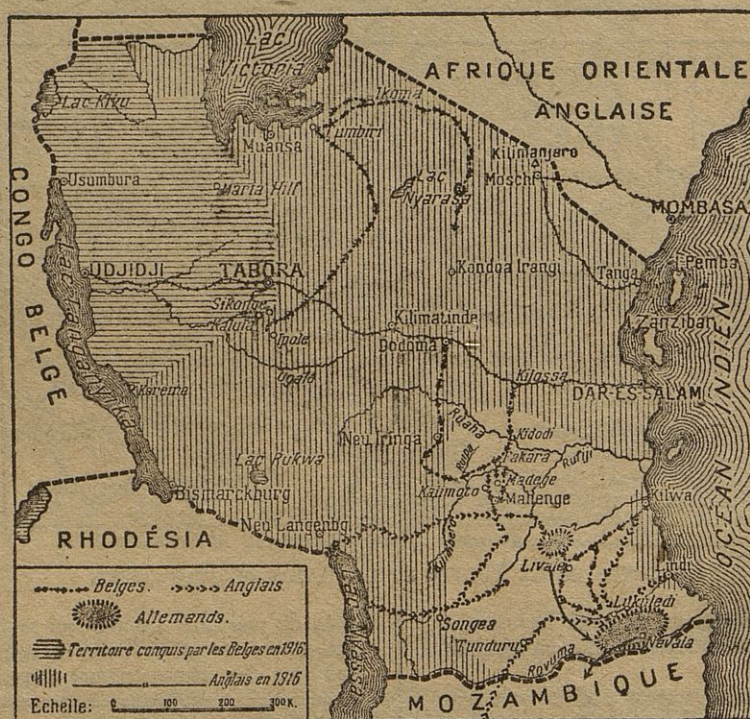
L'objectif assigné au colonel Huyghé était la prise de Mahengé.

Non seulement Mahengé a été pris, mais les troupes qui occupaient cette région ont été poursuivies sans merci par les forces belges ; on vient de voir les contingents alliés récolter le fruit de ces opérations.

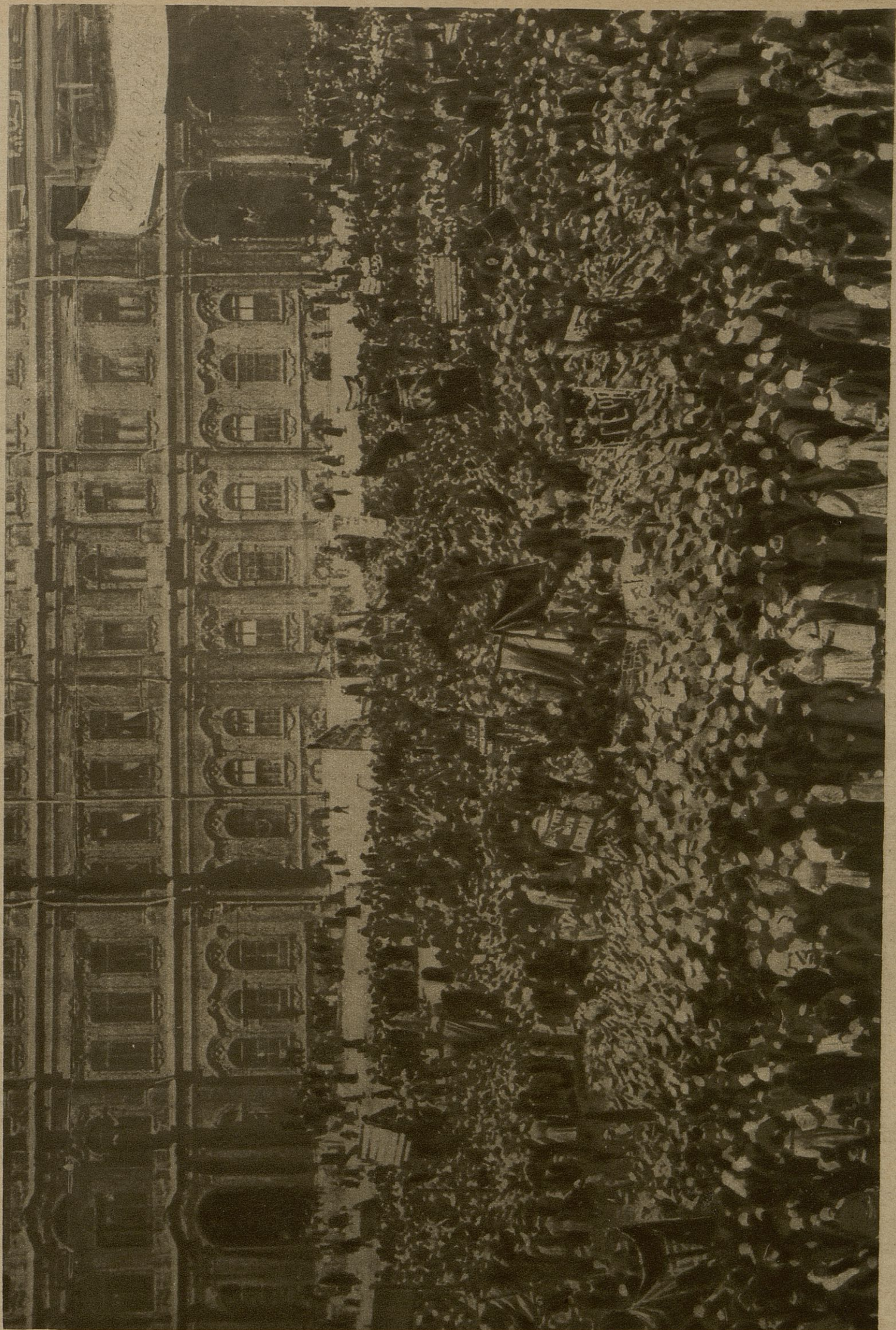
Actuellement les derniers contingents allemands, après avoir été acculés au fleuve Rovuma, se sont réfugiés en territoire portugais.

On peut considérer que la conquête de l'Est Africain allemand est terminée.

Les opérations offensives de 1917 des troupes coloniales belges, qui ont largement contribué au succès final de cette campagne, font honneur au colonel Huyghé, le chef habile qui les dirige ; elles affirment, une fois de plus, les belles qualités des Européens et des soldats noirs des troupes d'Afrique dont la Belgique a le droit d'être fière.



UNE SCÈNE DE LA RÉVOLUTION RUSSE A PETROGRAD



Depuis que les bolcheviks ont accaparé le pouvoir à Petrograd il semble que les Russes n'aient plus rien à faire : la désorganisation est générale, les services publics n'existent plus. On ne voit par la capitale que des oisifs échangeant leurs imprécations sur la situation, ce qui les conduit souvent à échanger des coups. Devant le Palais d'Hiver la foule est toujours immense : bourgeois, moujiks, soldats en rupture de front y coudoient fraternellement des Boches en uniforme, prisonniers qui ont repris leur liberté. Tous se pressent pour entendre les orateurs extrémistes promettre au peuple, qui n'a pas de pain, le partage prochain des terres et l'avènement de l'âge d'or.

LE COUP D'ÉTAT DES BOLCHEVIKS

De notre correspondant particulier ⁽¹⁾

En juillet, les bolcheviks ont tenté leur coup en vain. Mais, à cette époque, le gouvernement avait encore, comme force agissante, la popularité à peine entamée de son chef. Certes, on lui reprochait déjà sa pusillanimité ; les grands coups n'avaient pas été portés encore, cependant, à son prestige. Aussi l'émeute de juillet fut-elle facilement matée, d'une part, grâce aux fidèles cosaques et, de l'autre, par la persuasion.

L'affaire Korniloff fut fatale à Kerensky : il en est peu qui doutent que Kerensky ait agi, à l'égard du général cosaque, avec duplicité. L'ayant fait venir à Petrograd pour mater le bolchevisme, il le lâcha et le déclara traître dès qu'il vit un moyen de s'accorder avec ses ennemis de gauche. Il n'y gagna rien, loin de là : les bolcheviks, dénonçant la connivence du ministre et du général, les englobèrent tous deux dans la même accusation de trahison envers la Révolution.



LENINE

Les cosaques, considérant qu'ils avaient été trahis, tinrent rigueur à Kerensky de l'arrestation de Korniloff et de la disgrâce de l'attman Kaledine. Tout le monde, enfin, se gaussa des allures de monarque au petit pied du président, qui dormait dans le lit de Nicolas II, logeait sa maîtresse au Palais d'Hiver et l'intéressait aux actes extérieurs du pouvoir, au point de recevoir, devant elle, le rapport quotidien. Les pamphlets contre Kerensky circulèrent librement dans le monde et s'imprimèrent, violents jusqu'aux pires injures, dans les journaux d'extrême gauche, le *Rabotchi Pout*, bolchevik de Lénine et de Trotsky, et la *Novaia Jizn*, de Maxime Gorki. En outre, chaque jour révélait davantage l'incapacité du gouvernement à réorganiser l'armée, à combattre la propagande pacifiste, à clarifier, pour le moins, la question de la guerre ou de la paix, à empêcher les pillages et les pogroms par une politique agraire rapide et efficace.

La tâche qui pesait sur les épaules des ministres était peut-être surhumaine, mais cela n'empêchait point qu'on leur reprochât de fléchir sous son poids.

Les désastres du front Nord, correspondant avec le désir exprimé par le gouvernement de se transporter à Moscou, achevèrent de ruiner Kerensky. Les Soviets et la garnison s'opposèrent à cette mesure. Ils en démontraient, avec des arguments probants, l'impossibilité pratique. Ils la signalaient, en tout cas, avec véhémence, comme une tentative, de la part du gouvernement, de fuir devant l'ennemi et de livrer à l'Allemagne, avec Petrograd, le centre actif de la Russie révolutionnaire. Devant ces menaces, le gouvernement rapporta la mesure. Rien ne pouvait le discréditer davantage.

Kerensky annonça au Parlement que le gouvernement avait la ferme volonté de défendre Petrograd. Un congrès des délégués du front Nord, qui est la couverture de la capitale, exigea que la garnison de Petrograd participât à cette défense.

Quel effet devait produire cette décision appuyée par le ministre-président, sur les quelque deux cent mille soldats de Petrograd ? Pour s'en rendre compte, il faut avoir vu ces soldats traîner dans les rues leur paresse et leur ivrognerie, sans être astreints à aucun exercice, ni soumis à aucune discipline, et dont les seules occupations consistent à mendier, à rapiner, à vendre, du matin au soir, des pommes et des cigarettes sur la Perspective Nevsky et à croquer des graines de tournesol. Cette armée appartiendra à celui qui la préservera le mieux du front. Les bolcheviks le comprirent aussitôt. En s'opposant au départ de la garnison de Petrograd, ils gagnèrent les derniers éléments qui avaient résisté à leur propagande.

On dit qu'ils étaient appuyés, dans le sein du cabinet, par le ministre de la guerre, le jeune général Verkhowsky. C'est un des acteurs les plus remuants de la scène révolutionnaire ; son rôle n'est sans doute pas terminé et il se peut qu'il nous réserve des surprises. Officier du corps des Pages sous l'Empire, Verkhowsky en avait été chassé, puis s'était humilié devant le tsar pour en obtenir le pardon de ses fautes. Le nouveau régime lui fut propice. Promu général au bout de peu de temps, il ne tarda pas à détenir le plus important des portefeuilles à l'heure présente. Mais on disait qu'il était en même temps lié d'amitié avec Trotsky et certains voyaient en lui le futur dictateur des bolcheviks.

Depuis longtemps, un profond désaccord séparait le ministre-président et Verkhowsky. Ce dernier n'assistait même plus aux séances du conseil des ministres. Dans les derniers jours, sur l'invitation de Kerensky, il y revint, mais ce fut pour

provoquer un incident au sujet duquel on n'a pas encore toutes les explications désirables. Bourtzeff, le vieux révolutionnaire, qui, revenu en Russie au début de la révolution, publiait à Petrograd un journal, la *Cause Commune*, imprima un soir, en grands caractères, que, dans une séance secrète du gouvernement provisoire qui venait d'avoir lieu, Verkhowsky avait proposé de faire la paix séparée... Le journal de Bourtzeff fut saisi le lendemain ; Verkhowsky démentit la nouvelle ; le gouvernement donna aux ambassadeurs alliés l'assurance que pas un mot n'était vrai dans cette information. L'incident pouvait être considéré comme clos ; mais la démission de Verkhowsky fut annoncée de nouveau, puis démentie, et, en fin de compte, on apprit, le 24 au matin, que Kerensky lui avait donné l'ordre de quitter Petrograd.

Tout cela traduisait au moins le désarroi du gouvernement en ces moments critiques, quand un parti, ne reculant devant aucune démagogie, s'apprêtait à la lutte armée ; quand, dans une usine de guerre, sur un bon de réquisition du citoyen Trotsky, on livrait à ce parti 5.000 fusils nouvellement fabriqués !...

LE COUP D'ÉTAT

26 octobre-8 novembre.

Depuis dix jours, on vit, à Petrograd, dans une fièvre de chaque heure. Les bolcheviks menacent le gouvernement d'arrestation. Ils impriment dans leurs journaux la date de leur coup d'Etat : 17, 20, puis 25 octobre... L'action armée doit coïncider avec le congrès des Soviets, dans lequel les amis de Lénine ont la majorité. Ce congrès est désavoué par le Comité exécutif du conseil des délégués ouvriers et soldats et par le Conseil des paysans. Les bolcheviks s'obstinent cependant à se réunir et, le soir du 24, les délégués affluent.

Le soir du 24 a des allures de veille de bataille. Le gouvernement prodigue à la population des assurances de sa victoire sur les bolcheviks : s'ils tentent un coup de force, proclame Kerensky, ils seront écrasés. Mais tout le monde se demande avec inquiétude par quelles troupes : la garnison est peu sûre, les cosaques hésitants et boudeurs ; il n'y a que les junkers sur qui l'on puisse sérieusement compter.

Déploiement de forces dans les rues : patrouilles de cavaliers, groupes de fantassins, défilé d'artillerie, cortège tintamarresque d'autos blindées se succèdent dans un désarroi où se confondent force civils.

Le 25, on apprend que le gouvernement aurait nommé dictateur l'un de ses membres, Kichkine. Celui-ci témoignerait d'énergie, non seulement dans ses proclamations, prikases ou appels, mais dans ses actes. Il fait lever les ponts de la Néva et interdire la publication des journaux subversifs. Mais on apprend que les ponts ont été baissés par la garde rouge (la milice civile des ouvriers) et que des hommes en armes s'étaient opposés au séquestre des journaux. Malgré cela, le soir du 25, Petrograd s'endormait tranquillement, sûr du lendemain. En fait, la révolution bolchevik était accomplie.

Pendant toute la journée, en effet, le gouvernement provisoire avait vu toutes les forces sur lesquelles il comptait lui échapper. Les troupes bolcheviks avaient occupé les gares : les junkers, les élèves des écoles militaires, ne purent gagner la ville. Les cosaques, de leur côté, déclarèrent qu'ils ne bougeraient pas sans l'infanterie. Or, l'infanterie était gagnée aux bolcheviks. Il y a quelque chose de tragique et de pitoyable dans les courses désespérées de Kerensky, de caserne en caserne, par cette matinée toute grise. L'homme qui aurait pu être le Bonaparte de la Russie ne rencontre plus un appui. Comme le tsar Nicolas II à la veille de son abdication, il est seul.

A 11 heures, il apprend que les marins de Cronstadt sont arrivés à Petrograd : leurs transports accostent aux quais de la Néva, leurs canonnières s'embossent dans le fleuve, et le croiseur *Aurora* braque ses canons sur la ville. Déjà la garde de la Banque d'Etat est aux mains des marins.

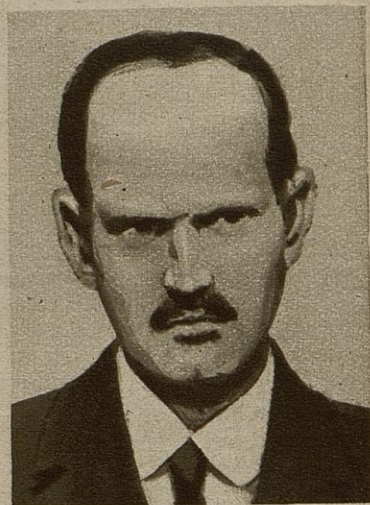
Kerensky quitte Petrograd. Mais son propre chauffeur refuse de le conduire et c'est sur la voiture d'un ami qu'il peut fuir ! Où ? Vers l'armée ? Mais ne serait-il point arrêté en route ? S'il passe, c'est un miracle.

Vers le soir, le Palais d'Hiver est isolé et fermé. Autos-mitrailleuses, canons et troupes, dans un ordre si parfait qu'il étonne de la part des Russes, s'apprêtent à en faire le siège. Avec les junkers, un bataillon de femmes s'apprête à la défense. Ces femmes chantent des cantiques : étrange rayon de mysticisme slave dans tout ce drame qui a pour décor le somptueux palais rouge des tsars.

Le siège dura de 10 heures à 3 heures du matin. La mitrailleuse ne cessa

d'érafler la façade. Par contre, il semble bien que les canons tirèrent à blanc. Les dégâts sont peu graves. Seul, un obus, tiré par le croiseur, a ébréché l'un des angles du palais.

Le matin du 26, nous nous réveillons sous un nouveau règne. Trotsky et Lénine, dans la séance triomphante de la nuit, au Soviet de Petrograd, lui ont donné un nom : ce sera « La dictature du prolétariat ». Des soldats, vendant sur la Nevsky des lambeaux de Gobelins arrachés au Palais d'Hiver, nous montrent



TROTSKY



L'INSTITUT SMOLNY OU SIÈGENT LES CHEFS BOLCHEVIKS.

(1) La difficulté des communications avec la Russie ne nous permet de publier qu'aujourd'hui ces notes d'un témoin oculaire des événements de Petrograd.

en riant des trophées. Les caves du Palais n'ont pas échappé au pillage. Quelle sera la durée de ce règne ? C'est ce que nous diront les troupes que Kerensky cherche là-bas, dans ce mystérieux endroit où ses amis affirment « qu'il est arrivé ».

AU LENDEMAIN DU COUP D'ÉTAT

27 octobre-9 novembre.

On vit dans l'attente. Attente de nouvelles, d'abord. Petrograd est coupé du reste de la Russie. Pas de communication avec Moscou. On ne sait rien. Que se passe-t-il en province ?...

Le Soviet de Petrograd siège sans interruption. D'autre part, le Comité de salut public est en réunion permanente. Les cadets, également. Les appels se superposent sur les murs : appels bolcheviks, appels des paysans, appels de la municipalité. La rue est très calme. On croise de temps à autre des marins de Cronstadt, la carabine à l'épaule. Le matin, une musique militaire nous a attirés à la fenêtre : elle était suivie d'une patrouille de soldats, baïonnette au canon, à peine plus nombreuse que la musique !

Les journaux bourgeois ne paraissent plus. *La Voix du soldat* et autres feuilles maximalistes sont seules sur le marché. Le *Rabotchi Pout* a fait peau neuve. Il s'appelle maintenant, de nouveau, le *Pravda*. La *Novoia Jizn* paraît aussi, mais, fidèle à la tactique des minimalistes internationalistes, désapprouve le coup d'Etat.

Le ministère bolchevik n'est pas encore constitué, et cette incapacité à se concrétiser fait baisser le prestige du parti. Il n'y a encore que des « commissaires ». Le commissaire Uritzky, préposé aux affaires étrangères, est allé au ministère pour avoir « les traités secrets ». On lui a montré 10.000 dossiers, en lui disant de les y chercher ! Même tactique de la part des fonctionnaires dans les autres départements. A la chancellerie du crédit, le commissaire a demandé communication des affaires en cours. Il n'y a, naturellement, rien compris (c'est, paraît-il, un aide de pharmacie). Il a demandé alors au personnel ce qu'il fallait faire, et le personnel lui a répondu qu'il avait l'habitude de recevoir des instructions et non d'en donner. Les fonctionnaires semblent vouloir saboter les intrus par la grève des bras croisés. Les banques ont rouvert leurs guichets pendant deux heures.

Manque de compétences, voilà l'une des raisons pour lesquelles le ministère ne se forme pas. Mais il y en a d'autres. Les bolcheviks se sentent incapables d'agir, parce qu'ils sont isolés. La Koloutaï le lui a, paraît-il, dit ouvertement hier. On prétend que Lénine voudrait s'abstenir, rester dans les coulisses et l'on murmure qu'il a peur !...

Il a cependant lancé, ce matin, le radiotélégramme pacifiste attendu à tous les peuples et à tous les gouvernements. Amnistie immédiate de trois semaines, puis la paix sans annexion ni contribution. Un paragraphe explique le terme « sans annexion » : serait considérée comme annexion le fait de retenir dans les limites d'un Etat, contre son gré, un peuple qui désirerait vivre en autonomie, ou être rattaché à un autre Etat. Le manifeste pourrait être signé Kerensky, et, en tous cas, Skobelev, si une phrase ne recelait une embûche : Lénine admet des discours sur toute autre base acceptable.

Où est Kerensky ? D'après une communication qu'on aurait eue, ce matin, avec la Stavka, il se serait d'abord rendu à Pskov et aux armées du Nord. Le général Tcheremessof, qui commande l'armée du Nord, aurait d'abord voulu l'arrêter. Puis, ils se seraient accordés. Mais l'armée du Nord reste maximaliste tout de même et ce n'est pas elle qui arrachera le pouvoir au Soviet de Petrograd. En fait, Kerensky a déjà envoyé des troupes. Mais elles sont trop habituées à faire, aux tranchées, la « bratanée », la fraternisation avec leurs vrais ennemis, pour ne point en agir de même avec leurs frères. Les cyclistes, qui sont arrivés, ne se sont pas rangés du côté des bolcheviks. Ils observent la neutralité. Tout à l'heure, ils défilaient sur la Nevsky. La foule leur criait : « Pour qui êtes-vous ? » Ils ne répondaient point et passaient. On leur distribuait des proclamations qu'ils mettaient en poche, sans les lire.

D'autre part, on annonce que Kerensky, appelé par le front Sud, serait en marche sur Petrograd avec des troupes cosaques. Je vois, cette après-midi, un ami, social-révolutionnaire, qui a siégé au Comité du salut public toute la nuit. Hier, il est venu chez moi désespéré, me disant : « Les bolcheviks sont victorieux, je ne veux plus travailler en Russie. Je m'en vais. » Aujourd'hui, il est transformé et serait rayonnant, si je ne m'efforçais d'atténuer son optimisme pour être plus près d'une vérité acceptable. « Le Comité de salut public, qui s'est constitué autour de la Douma, me dit-il, prendra bientôt en main le gouvernement. Il est ouvertement contre les bolcheviks et groupe autour de lui le Comité des paysans, les social-révolutionnaires, la majorité des social-démocrates, les cheminots et les délégués du front. Les bolcheviks, isolés, perdent déjà contenance. » Et, comme je l'interroge sur les forces sur lesquelles il compte, il devient sombre. « Les cosaques, oui, c'est la vraie force organisée. Mais que cache cette force ? Kaledine ? Korniloff ? Et aussi la réaction, peut-être. » Et sa jeune ardeur révolutionnaire

s'inquiète de voir arriver ainsi, par les voies qu'ouvrent les bolcheviks, l'ancien régime contre lequel il a tant combattu.

N'empêche que, ce soir, tout le monde espère les cosaques.

ON ATTEND KERENSKY

28 octobre-10 novembre.

Le matin, les rues ont leur aspect habituel. Les mêmes convois de farine et de pommes de terre, conduits par des Mongols pouilleux ou des moujiks vêtus de peaux râpées. Les mêmes files immenses et placides à la porte des magasins ; ça et là, dans la rue, on allume de petits feux et, tour à tour, ceux qui attendent depuis tant d'heures le pain, le pétrole ou le sucre, viennent s'y chauffer un instant, car la bise est un peu aigre. Vers une heure, comme je rentrais chez moi, je remarque cependant que la physionomie de la rue est inaccoutumée : des centaines de soldats isolés, avec leurs fusils, semblent s'égailler. Il y a bien des patrouilles, mais ce sont surtout des civils, les « tavarichs », les « camarades » des quartiers populeux qui les composent : une poussière de garnison, une poussière d'ouvriers en armes, dispersés par on ne sait quelle émotion et courant ou se cacher, ou à leur poste de combat. Quel combat !

Rien n'est plus curieux que les brusques paniques qui s'emparent de la foule. Il y a une heure, on a tiré deux coups de feu dans la Perspective Nevsky, près de la Douma municipale. Aussitôt, fuite générale. Et les premiers à fuir ce sont les soldats armés.

Il y a, très certainement, du nouveau. Et le nouveau ce ne peut être que les soldats de Kerensky qu'on attend d'une heure à l'autre. On téléphone que l'armée du gouvernement est tout brès de Petrograd. A 11 heures, ce matin, les cosaques étaient, me dit-on, à Tsarskoë-Selo.

Voici des précisions rassurantes : ce matin, à 4 heures, apprenant la marche des troupes du gouvernement provisoire sur Petrograd, la Douma de ville voulut

faire l'impossible pour éviter l'effusion de sang. Elle délégua cinq de ses membres au-devant de l'armée. Le petit groupe se rendit à la gare de Finlande. Il la trouva gardée par les marins de Cronstadt. On parlementa, mais les marins n'entendirent pas raison. Ils brutalisèrent les délégués et même les couchèrent en joue. Celui qui raconte ajoute : « Nous avons été à deux doigts de la mort. »

Les marins, ayant mis les parlementaires de la Douma en état d'arrestation, les conduisirent au Palais d'Hiver. Ils y furent interrogés par un enseigne de l'armée de terre, Krylenko, qui est, actuellement, l'un des trois commissaires pour la guerre. Mais, pendant tout le temps que dura l'interrogatoire, ils remarquèrent que l'enseigne manifestait de l'inquiétude et qu'à chaque bruit insolite il portait la main au revolver... Evidemment, on n'en menait plus aussi large dans le camp maximaliste, et les grands chants de triomphe s'apaisaient singulièrement.

Après leur interrogatoire, les délégués furent laissés libres. Pas tous, cependant. L'un

d'entre eux est conduit à l'institut Smolny où siègent le Soviet de Petrograd, le Comité militaire révolutionnaire et les commissaires bolcheviks. Il constate que le vieux monastère, devenu ensuite institut d'enseignement pour jeunes filles nobles, pour finir en forteresse bolchevik, n'a plus son grand appareil militaire des jours derniers. Les autos-mitrailleuses, à l'exception d'une seule, s'en sont allées ; elles ont, lui dit-on, repris l'attitude de « neutralité » ! Les mitrailleurs auraient fait de même...

C'est le citoyen Shliapni Koff qui s'approche du délégué de la Douma : mais l'interrogatoire qu'il lui fait subir n'a rien d'effrayant. Il le choisit plutôt comme confident de ses peines, lui décrit l'impossibilité où lui, commissaire du travail, s'est vu, hier, d'entreprendre quoi que ce soit par suite de la grève des employés du département ; il ne lui cache pas l'embarras dans lequel se trouvent les bolcheviks d'arriver à une solution. Détail plein d'intérêt, il signale au délégué de la Douma qu'à son avis — parle-t-il pour lui seul, ou est-il l'interprète d'une opinion générale ? — la seule issue serait un compromis avec les autres partis, compromis dont le premier élément serait la dissolution du Comité militaire révolutionnaire !

Voilà la conversation que rapportait, ce matin à 11 heures, le délégué que la Douma avait envoyé au-devant des troupes du gouvernement pour éviter la guerre civile. Il me semble que, sans avoir vu les soldats de Kerensky, il peut du moins nous donner l'impression que, s'ils sont décidés et commandés, ils remporteront facilement la victoire.

On attend. Au moment où j'écris, sur la place Michel, sous mes fenêtres, je vois de nouveau fuir en tous sens une foule affolée : « isvolshiks » (cochers) excitant leurs chevaux, femmes relevant haut leur châle comme pour se préserver du vent, et soldats, rapides comme des lièvres, traînant leurs fusils... Au fait, tout cela est sans cause aucune. Cette foule a peur de l'ombre d'une armée. Elle sera demain à genoux si on lui montre l'ombre d'un maître...

DANY RICHARD.



UNE MANIFESTATION DEVANT LE PALAIS DE L'AMIRAUTÉ A PETROGRAD.

UN TORPILLAGE EN MÉDITERRANÉE



De trois vapeurs faisant route de conserve en Méditerranée, l'un a été torpillé. A gauche de la photographie est celui des deux autres cargos d'où l'on a vu émerger le périscope du pirate et s'accomplir le naufrage du navire torpillé.



Les cargos, autant que possible, naviguent en groupe, afin de pouvoir se prêter assistance en cas d'attaque par les sous-marins ; parfois, quoique pourvus d'un armement, ils sont escortés par un bâtiment de guerre. Dès qu'un périscope est aperçu les précautions prescrites sont immédiatement prises sur tous les navires du groupe en attendant le combat : la principale consiste, pour toute personne à bord, à passer par-dessus ses vêtements un appareil de sauvetage, comme on le voit faire au personnel de ce vapeur.

JÉRUSALEM ET GUILLAUME II



La prise de Jérusalem par le général Allenby a marqué la fin d'un grand rêve pour Guillaume II qui, après son voyage tapageur en Terre-Sainte en 1898, se croyait, peut-être de bonne foi, accepté comme protecteur par l'Islam. Il avait revêtu à cette occasion une tenue composite qui prétendait rappeler le costume des chevaliers de Saint-Jean d'Acre, et qui n'était que ridicule. Voici le kaiser photographié sous ce déguisement au cours de sa visite de Jérusalem avec l'impératrice, qui elle-même prit le cliché ci-dessus.



Il est de tradition de « blaguer » les gens qui souffrent du mal de dents ; et cependant les douleurs qu'il cause sont souvent insupportables ; pour être un héros on n'en est pas moins sujet à ces misères ; dans la vie courante les soins sont à la porte, mais au front il n'en est pas de même. Aussi le service de santé n'a-t-il pas hésité à instituer des installations dentaires complètes dans la zone des armées ; les dentistes militaires sont même allés jusque sur le front donner des soins aux malheureux patients. Voici un dentiste qui opère non loin du Chemin des Dames ; pendant qu'il « extrait sans douleur », plusieurs soldats attendent leur tour non sans quelque appréhension.

LE ROI DES BELGES SALUE LES DRAPEAUX DES TROUPES FRANÇAISES



Le roi Albert et la reine des Belges ont récemment rendu visite en Belgique à l'armée du général Anthoine. Le roi a passé en revue les troupes qui ont pris part aux récentes batailles. A cette occasion, le général avait fait rassembler sur le même front tous les drapeaux des divisions qui se sont distinguées dans l'offensive du secteur de la forêt d'Houthulst : ils s'inclinaient au passage du roi soldat, qui leur rendait leur salut avec une fière émotion. La vaillante reine Elisabeth, entourée de généraux belges et français, assistait à la revue : son intrépidité, sa bonté inépuisable la rendent digne, elle aussi, du salut de nos drapeaux.

LES ITALIENS DÉFENDENT L'ACCÈS DE LA PLAINE



Tranchées italiennes sur les pentes des monts.



Mise en batterie de pièces d'artillerie lourde.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Le 15 décembre, à Brest-Litovsk, a été signé entre léninistes et chefs des armées ennemies, un armistice d'un mois « pour amener, dit l'intitulé, une paix durable et honorable entre les parties » et renouvelable à volonté. En effet des négociations en vue de la paix seraient déjà en cours. L'armistice n'est pas accepté par la totalité de l'armée. A la date du 19 les cosaques de Kaledine continuaient à lutter sur les frontières de la Crimée contre des troupes envoyées de Petrograd. Au Caucase, les Arméniens refusaient de fraterniser avec les Turcs. Le Parlement de l'Ukraine envoyait des troupes à Odessa contre les bolcheviks. On signalait que deux fortes divisions tchéco-slovaques ne demandaient qu'à agir pour les alliés ; et à Minsk, deux cent mille Polonais, dont le général est assisté d'un général français, ne manifestaient nullement l'intention de déposer les armes. De fréquents combats ont eu lieu entre bolcheviks et soldats fidèles ; au cours de l'un d'eux Korniloff aurait été blessé, mais, en général, les bataillons léninistes n'auraient pas remporté d'avantages. On sait de source sûre que les cosaques sont maîtres à Rostoff et à Kieff, et que Kaledine a entrepris de chasser les maximalistes de Moscou où il compte des partisans.



Soldats australiens allant à la relève dans les tranchées.

Le gouvernement léniniste a aboli dans l'armée les décorations et les grades ; les officiers seront nommés à l'élection ; ceux qui possédaient un grade et ne seront pas réélus serviront comme simples soldats. L'armée régulière n'existe d'ailleurs pour ainsi dire plus, en dehors des éléments rebelles aux ordres des maximalistes : les soldats qui occupaient le front ne reconnaissent plus d'autorité et beaucoup s'en retournent chez eux sans autre formalité.

On fait savoir, le 19, que le gouvernement roumain avait à lutter, contre de nombreuses difficultés créées par l'armistice qu'il se voyait forcé de subir : il avait dû s'opposer à la prétention que les maximalistes élevaient, d'envoyer de leurs troupes à Jassy, et il lui fallait prendre des mesures sévères pour empêcher les Russes débandés et déserteurs de commettre des déprédations dans le pays. Quant à l'armée roumaine, elle conservait une bonne tenue et évitait tout contact avec les Russes ralliés aux bolcheviks : rien ne permettait de douter de son loyalisme.

PALESTINE. — Le général Allenby a annoncé le 16 que ses troupes avaient avancé leurs lignes au nord-est de Jérusalem, sur le versant oriental des montagnes de Judée, au nord de la mer Morte. Les mouvements exécutés depuis la chute de la ville ont pour but d'établir autour d'elle une large zone de protection. Le 17 les troupes alliées ont occupé les îles Messonissi et Plaka, sur la côte d'Asie-Mineure.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS CINÉMATOGRAPHIQUES

passant le film du Roman-Cinéma édité par l'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE et publié par "LE PAYS DE FRANCE"

SUZY L'AMÉRICAINE, par GEORGES LE FAURE AVEZ-VOUS COMPRIS ?

PARIS

Alésia-Beaumont, 114, rue d'Alésia ;
Brasserie Rochechouart, 66, rue Rochechouart ;
Casino de la Nation, 2, avenue de Taillebourg ;
Cinéma Charonne, 70, rue de Charonne ;
Ciné-Majic, 44, avenue de la Motte-Picquet ;
Cinéma des Mille Colonnes, 20, rue de la Gaîté ;
Casino du XIII^e, 190, avenue de Choisy ;
Cinéma du Panthéon, 13, rue Victor-Cousin ;
Cinéma Myrha, 11, rue Myrha ;
Cinéma des Bosquets, 60, rue Domrémy ;
Eden, 34, avenue Jean-Jaurès ;
Excelsior-Cinéma, 105, avenue de la République ;
Family-Cinéma, 81, rue d'Avron ;
Idéal-Cinéma, rue d'Alésia ;
La Villette-Cinéma, 7, rue de Flandre ;
Majestic-Cinéma, 33, boulevard du Temple ;
Moderne-Cinéma, 4 bis, rue Henri-Chevreau ;
Orléans-Palace, 102, boulevard Jourdan ;

Paris-Ciné, 56, avenue de Saint-Ouen ;
Parisiana, boulevard Poissonnière ;
Raspail-Palace, 91, boulevard Raspail ;
Royal-Cinéma, 11, boulevard du Port-Royal ;
Ternes-Palace, 7, rue Demours.

BANLIEUE

BÉCON-LES-BRUYÈRES. — Bécon-Palace.
BILLANCOURT. — Alhambra, rue du Dôme.
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Cinéma, 71, boulevard de Strasbourg.
CORBEIL. — Casino de Corbeil, 2, rue Feray.
LEVALLOIS. — Grand Cinéma Levallois, 2 bis, rue du Marché.
POISSY. — Théâtre de Poissy.
SAINT-DENIS. — Casino de Saint-Denis, 73, rue de la République.
SAINT-MANDÉ. — Cinéma Alsace-Lorraine, rue d'Alsace-Lorraine.
SEVRES. — Ciné-Palace.
VINCENNES. — Vincennes-Palace, 30, rue de Paris.
VITRY-SUR-SEINE. — Kursaal Vitry.

DÉPARTEMENTS

AMIENS. — Select-Cinéma.
ANGOUËME. — Royal-Cinéma Gaumont.
BORDEAUX. — Cinéma Pathé, Cinéma Ares Judatque, Cinéma Mondain, Idéal-Cinéma.
BREST. — Cinéma Saint-Martin.
CALAIS. — Crystal-Palace.
CHALON. — Excelsior.
CHARTRES. — Alhambra.
COMPIÈGNE. — Olympia.
DIEPPE. — Théâtre Municipal.
DIJON. — Darcy-Palace.
LE CREUSOT. — Eden-Cinéma.
LE HAVRE. — Kursaal.
LE TRÉPORT. — Cinéma.
LONS-LE-SAUNIER. — Eden-Cinéma.
LYON. — Gloria-Cinéma, Bellecour.
MONTAUBAN. — Cinéma Pathé.
NANTES. — Cinéma-Palace.
PAU. — Cinéma Pathé.
ROUEN. — Cinéma Innovation.
SAINT-ÉTIENNE. — Royal-Cinéma, Family-Cinéma.
TROYES-SAINT-SABINE. — Olympia.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 166 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page du milieu et intitulé : « Nettoyage d'abris boches à la grenade. » Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

PRIME A NOS LECTEURS

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Voir conditions dans l'annonce page IV

Valeur : 25 Francs

POUR 4^{FR} 95

Le Noël de Sammy



Ce matin de décembre — c'était quelques jours avant ma permission — je reçus un avis de la Croix-Rouge américaine. Il était ainsi conçu :

« Nous avons le plaisir d'informer les permissionnaires de l'U. S. Army qu'à l'occasion de Noël, des familles françaises ont eu la généreuse pensée d'offrir leur foyer aux soldats américains. »

« Ces personnes recevront nos compatriotes pendant leur permission ; elles leur offriront tous les agréments de la vie de famille et leur donneront l'impression qu'ils ont retrouvé, de ce côté de l'océan, le home de la mère-patrie. »

Dès mon arrivée à la gare de l'Est, je me rendis aux bureaux de la Croix-Rouge et l'on m'y remit une carte où je lus :

« M. et M^{me} Duponchigne recevront avec plaisir un soldat américain. Adresse : 131, rue Lafayette. »

Il était neuf heures du matin. Je ne pouvais décemment me présenter si tôt. Aussi, je décidai de faire connaissance avec la rue Lafayette. Je saluai d'abord cette voie qui porte un nom si fameux chez nous et je l'arpentai de l'Opéra aux fortifications et vice versa jusqu'à midi.

Alors je m'arrêtai devant le 131, je montai quatre étages (sans ascenseur) et je sonnai. Une bonne ouvrit et chut à la renverse en s'écriant :

— Un sammy !... Mon rêve !

— Oui, dis-je en montrant la carte, je suis le sammy permissionnaire.

— Madame va vous recevoir tout de suite. Venez avec moi, Monsieur Sammy. »

Je fis. Le salon était vaste, orné de tableaux. C'était la demeure d'un bourgeois cossu. Madame Duponchigne entra. Elle avait peut-être quarante ans. Elle souriait de son visage agréable et elle me fit sur-le-champ la très bonne impression. Mais elle parlait si vite que je peinais à la comprendre.

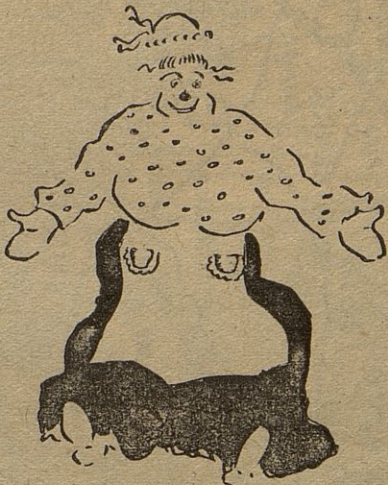
— Monsieur Sammy, mon mari, ma fille et moi nous serons ravis de vous offrir notre modeste hospitalité. Vous êtes loin de votre foyer. C'est notre devoir, à nous, Français, de dorloter un peu les vaillants soldats de la république-sœur.

Le premier déjeuner fut cordial. M. Duponchigne but au président Wilson. Je fus touché. Comme je ne peux jamais prononcer « Poincaré », je bus, en retour, au maréchal Joffre. En prenant le café, M^{me} Thérèse élabora mon programme. Visites aux musées, thés, théâtres, cinémas. Elle était très drôle, M^{me} Thérèse.

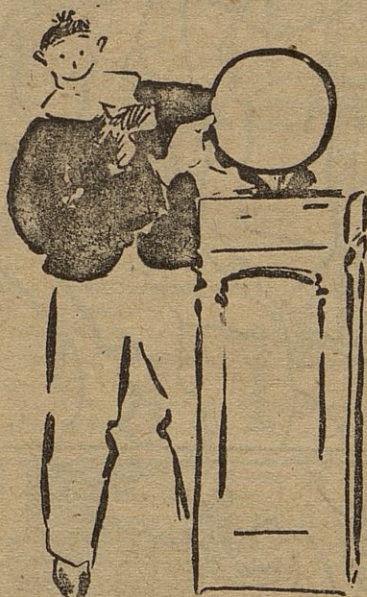
— Ma fille est bien mal élevée, dit M^{me} Duponchigne.

Je protestai. M^{me} Thérèse expliqua :

— Chez nous, quand une jeune fille est mal élevée, on dit qu'elle est élevée à l'américaine.



Un sammy !... Mon rêve !...



Ecoutez ça, M^{me} Thérèse.

— Thérèse ! gronda M. Duponchigne scandalisé.

— Cela ne fait pas matière, répondis-je en riant. J'aime les paroles franches. Et en vérité cette cordiale petite girl m'est très sympathique.

Chaque matin, la bonne m'apporte le pain et le chocolat. Quand je lui ai dit que je prenais d'habitude du porridge, du haddock, des œufs frits, du lard, de la marmelade et du thé, elle a failli lâcher la tasse.

Ce qu'elle admire le plus en moi, c'est ma dent en or et mon grand feutre. Elle brosse ce dernier avec dévotion comme une relique. Elle a même murmuré hier :

— J'en voudrais un tout p'tit comme ça, en broche !

Depuis que je vis chez les Duponchigne, le cousin de Thérèse, un jeune collégien, déserte ses classes du collège Rollin pour s'entretenir avec moi. Il me demande s'il y a des gratte-ciel de cent étages aux Etats-Unis, si les bisons galopent dans Central Park, si j'ai déjà lynché un nègre, s'il y a des gardiens dans la tête de la Liberté éclairant le monde, si j'ai été électrocuté, etc., etc...

Pour me reposer, il tourne le gramophone et



Ah ! si nous avions les méthodes américaines !...

me fait entendre les dernières valse lentes : *Tutoie-moi, méchante, ou Si les navets avaient des ailes...*

Enfin, pour lui faire plaisir, j'ai mis une pensée en anglais dans son album. J'ai écrit : *Shut the door*, et je lui ai dit que c'était une pensée de notre fameux poète philosophe William James.

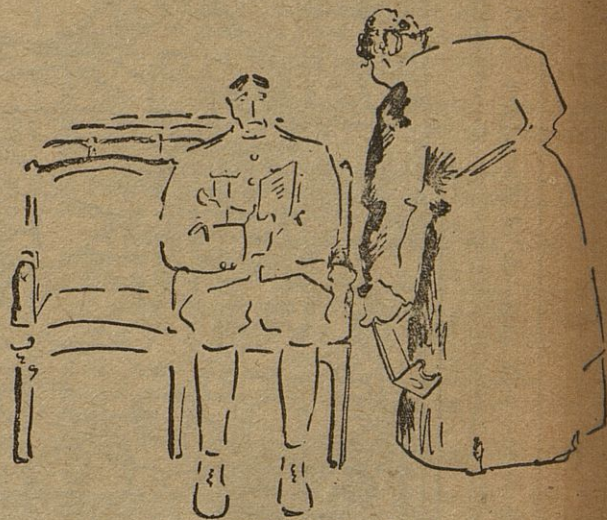
M^{me} Thérèse a donné hier un thé en mon honneur. Il y avait là toute la gamme des adolescentes parisiennes...

Louise, la petite fille timide, qu'on appelle ici la petite « oie blanche » parce qu'elle rougit toujours ; Andrée, la jeune fille très sport, pas coquette du tout ; Solange, la jeune fille assez prétentieuse, qui déjà lit Stendhal et dit du mal des jeunes gens ; enfin, Bijou, la jeune fille très lancée qui veut faire du théâtre.

M^{me} Thérèse m'a dit dans l'oreille :

— Je vous préviens : Bijou est plutôt dessalée. Mais Solange c'est une sucree !

J'ai noté ces expressions curieuses et culinaires. Il faudra que j'introduise ce sel et ce sucre dans notre *slang* new-yorkais.



Un petit bane, M^{me} Thérèse ?

Nous sommes allés au théâtre. M^{me} Thérèse désirait nous emmener à l'Opéra-Comique ; *Werther*, dit-elle, lui donne des nostalgies supra-terrestres et *Manon* la plonge dans « la plus mauve des mélancolies ».

Faute de place, nous sommes allés à l'Atheneum. Il y avait dans la salle des militaires de tous les pays. M^{me} Thérèse, qui connaît les uniformes alliés, me les nomma sans hésiter. Elle en oublia un cependant que je lui montrai du doigt.

— Ça ! fit-elle en riant. C'est le pompier de service.

Je me tus, honteux de mon ignorance. La pièce commença. Elle m'amusa beaucoup, bien que je ne compris pas toujours le dialogue. Heureusement M^{me} Thérèse m'expliquait certains gallicismes qui me déroutaient. Ainsi une

baronne douairière, pleine de verve et d'entrain, disait à son gendre :

— Il me court sur le haricot, ce garçon !

Comme j'ignorais ce que ce légume venait faire là, M^{me} Thérèse m'apprit que cela voulait dire « agacer ». Et elle ajouta :

— D'ailleurs les gens du monde parlent à présent plus mal que des apaches.

Je m'en aperçus, car, la scène suivante, j'entendis le fiancé-aviateur dire à la fille de la baronne pleine d'entrain :

— Ma chérie, je garderai vos tifs sur mon palpitant.

Jamais je n'aurais deviné qu'il s'agissait de cœur et de cheveux ! Et je désespère de saisir les finesses d'une langue si variée.

Ma permission est finie. Nous avons fêté Noël de charmante façon. J'ai trouvé sous ma serviette une fine pipe de bruyère dans un étui aux couleurs yankees. Mais il faut nous séparer. Mes hôtes m'ont accompagné à la gare de l'Est. Ils sont graves et émus. M^{me} Thérèse me serre les mains très affectueusement. Je la remercie. Je promets d'écrire. Je lui donne mon insigne d'expert *rifelman*. Elle en est ravie et murmure avec un délicieux accent :

— Sammy... you are a dear !

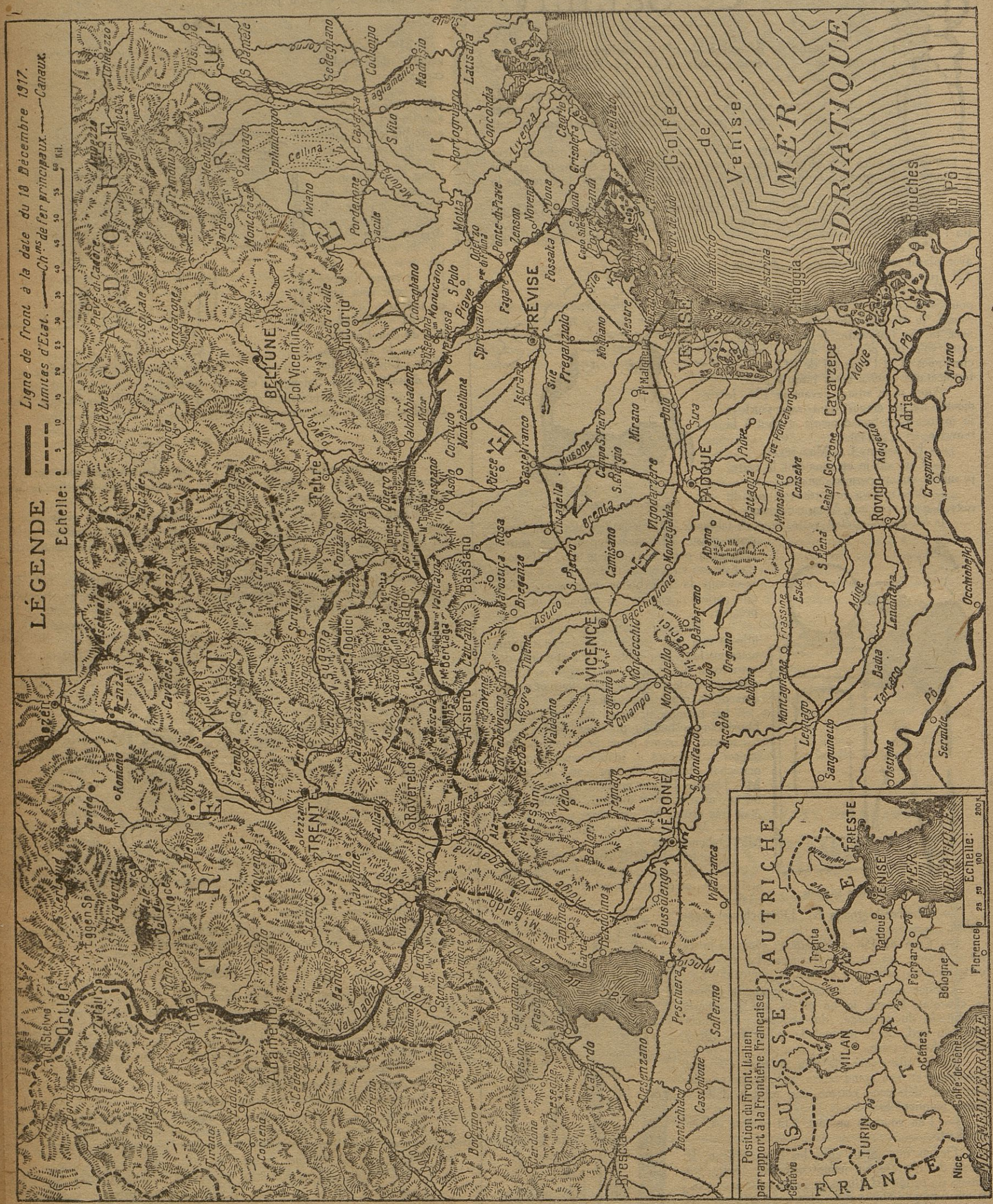
Le train est parti. Dans mon coin, je pense.

Je pense que ces braves gens m'ont donné l'illusion très douce d'un foyer et que, grâce à eux, j'ai eu un entr'acte reposant au cours du drame quotidien qui se joue au front. Je ne les reverrai peut-être jamais. Il se peut que, blessé, je retourne aux Etats-Unis et évoque comme un rêve mes huit jours, rue Lafayette... Il se peut aussi que je sois tué demain.

Quoi qu'il arrive, la tenace amitié de cette petite Parisienne qui m'enseignait si gentiment : je suis, tu es, il est... l'affectueuse camaraderie de cette jeune Parisienne adoucira mon exil et me fera paraître moins rude le bon combat pour la liberté sur la terre de France...



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT ITALIEN (d'après les Communiqués officiels)

Mais lui, riant, donna l'ordre qu'on la campât sur un cheval, où — quoique les mains liées — elle dut se tenir en équilibre...

Après quoi, la troupe partit grand train pour s'en aller rejoindre les deux électriciens qui, déjà arrivés au point indiqué par le chef, travaillaient hâtivement à charger les accumulateurs...

Soit du fait du hasard, soit par la volonté de Pancho, Suzy, entourée de cavaliers, avait été arrêtée tout près des deux coquins, en sorte que pas un de leurs mouvements ne lui échappait, non plus qu'aucune des paroles de Pancho.

Un éclaireur revint tout à coup à franc étrier annonçant que les troupes américaines étaient en vue...

— Activez ! gronda le chef d'une joie féroce : que MM. les Yankees ne perdent rien du feu d'artifice qui doit saluer leur entrée triomphale dans la Gran Sonora...

Et il riait farouchement, tout en lançant un regard narquois du côté de la prisonnière éperdue d'angoisse et de désespoir.

Elle ne trouverait donc aucun moyen d'empêcher cette infamie ?...

A la pensée que tout à l'heure, dans quelques instants à peine, sous ses yeux, des compatriotes allaient être massacrés sans pouvoir se défendre, son sang bouillonnait dans ses veines.

Quel eût été son affolement si elle avait pu se douter que, parmi ces compatriotes, se trouvait celui auquel elle avait donné son cœur...

Cependant, la lorgnette aux yeux, Pancho surveillait attentivement la marche de la colonne américaine...

— Quand je vous ferai signe, dit-il à ses hommes, c'est qu'ils seront au milieu de la place !... alors vous pousserez à fond les poignées !... Pas un d'eux n'en échappera !...

Ah ! si à ce moment il eût pu voir le regard singulier que lui lançait Suzy, peut-être se fût-il méfié d'elle !...

Mais, en vérité, que pouvait-il redouter de cette fille étroitement garrottée, et que surveillaient par surcroît ses plus solides cavaliers.

— Ils arrivent ! murmura soudain Pancho d'une voix que faisait trembler la joie, les voici qui dévalent le sentier... Encore un moment et...

Un juron terrible coupa sa phrase, juron poussé par l'un des opérateurs sur le dos duquel, subitement, Suzy venait de se laisser tomber du haut de son cheval...

La conséquence de cette chute fut d'enfoncer dans la boîte la tige de métal avant le signal que s'appêtait à donner Pancho.

— Demonio !...

A peine ce cri jaillissait-il des lèvres de Pancho que dans la direction de la Gran Sonora une détonation formidable éclatait, en même temps que des torrents de fumée noire obscurcissaient le ciel...

— Maudite fille ! hurla Pancho en se jetant sur Suzy.

Mais elle, sans perdre la tête, envoyait un coup de pied violent sur le second appareil, dont la poignée enfoncée mettait le feu à l'autre fourneau de mine qui explosait à son tour.

A nouveau le sol trembla tandis que l'atmosphère s'assombrissait de volutes épaisses et empuantées...

La brave fille, ayant les mains liées, n'avait pas trouvé d'autre moyen pour sauver ceux que la mort guettait que de se laisser tomber du haut de sa selle, provoquant ainsi avant le moment propice l'explosion qui ne devait se produire qu'à l'arrivée des Américains...

Son coup manqué, Pancho et sa bande n'avaient pas autre chose à faire que de tirer au large le plus rapidement possible car, selon toute évidence, l'ennemi allait se lancer à ses trousses...

Et il donna l'ordre du départ.

Mais avec cette cranerie qui lui avait valu son surnom de miss Captain, Suzy, comprenant que le moindre retard pouvait, en entravant leur fuite, rendre plus certaine la perte des coquins, se défendait épinièrement contre ceux qui tentaient de la remettre à cheval.

Certes, pour avoir plus rapidement raison d'elle, certains n'auraient pas hésité à jouer du revolver ou du couteau ; mais Pancho avait donné l'ordre de la ménager ; elle était un otage trop précieux pour qu'il ne tînt pas à la conserver sauve...

Cependant, comme les forces humaines ont des limites, elle finit par succomber ; enfin la prisonnière remise en selle, on partit au galop... au moment même où la colonne du commandant Wickley arrivait à la Gran Sonora...

A voir le sol ravagé, creusé d'entonnoirs dans lesquels un peloton entier eût pu disparaître, les Américains jugèrent de la force de l'explosion, et comprirent à quel formidable danger ils avaient échappé...

S'il se fût dût de quelle intervention s'était servie la Providence pour le sauver, combien la vie eût paru au lieutenant Rutledge plus belle et plus douce !...

L'une des premières victimes qu'ils trouvèrent parmi les décombres fut José Moralès, renversé inanimé sur la margelle du puits : c'est là que l'avait surpris, alors qu'il fuyait, l'explosion prématurée...

Ranimé et interrogé par le lieutenant, il se garda, comme bien l'on pense, de lui rien dire de la nouvelle attitude prise par son fils.

Il se contenta de déclarer que les révolutionnaires, après avoir pris d'assaut la Gran Sonora, l'avaient minée pour anéantir la colonne américaine ; quant à Manuel, sans doute avait-il été emmené prisonnier, à moins qu'il n'eût péri écrasé sous les décombres.

Mais on avait, en vérité, bien autre chose à faire, pour le moment, que d'écouter les doléances du vieux coquin.

Un tel acte de sauvagerie demandait vengeance !

Et puis, il y avait Suzy qu'on ne pouvait laisser aux mains de ces misérables.

Le temps de constituer un poste assez solide pour recevoir, comme ils le méritaient, les insurgés qui auraient l'audace de se présenter à la Gran Sonora, et les Texas Rangers, Rutledge en tête, s'élançaient sur la piste de Pancho.

XIII

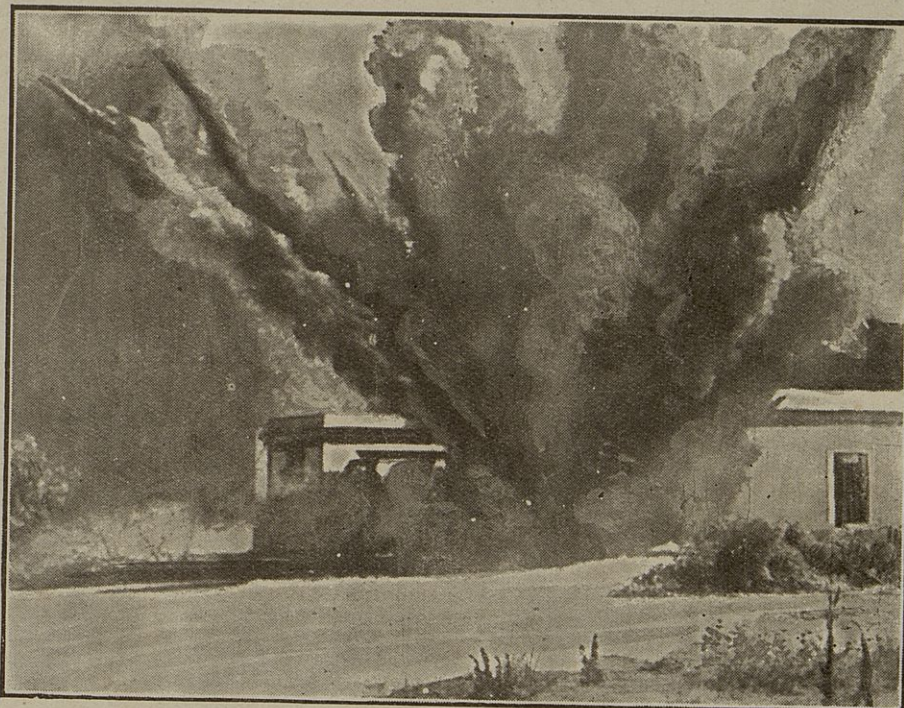
UNE RUSE DE MISS CAPTAIN

Depuis plusieurs heures déjà Pancho et sa bande galopait, fuyant devant la colonne américaine qu'ils sentaient sur leurs talons.

A peine s'étaient-ils arrêtés durant quelques instants pour donner aux chevaux le temps de reprendre haleine et permettre aux hommes de lamper une gorgée de rhum. Pancho avait hâte d'arriver au rancho di Cristo.

C'était une position stratégique au milieu de la montagne et qui avait été d'avance désignée comme point de concentration aux différents commandos épars dans la région ; c'était là aussi qu'avaient été accumulés tout le matériel et toutes les munitions fournis par les puissances centrales à leurs affiliés du Mexique.

Il ne s'agissait pas seulement en effet de travailler les consciences et d'obnubiler les cerveaux, pour provoquer un conflit duquel l'Allemagne devait retirer tout profit.



Il fallait ensuite soutenir par les armes le mouvement révolutionnaire issu des manœuvres souterraines de l'agent allemand...

On ne fait pas la guerre seulement avec de l'espionnage et de la trahison : le moment venu, les mitrailleuses doivent entrer en action pour soutenir le travail des baïonnettes et parachever le « travail » de l'artillerie.

De là, pour l'ambassade allemande de Washington, l'obligation de s'ingénier pour faire tenir aux insurgés le matériel et les munitions nécessaires à leur prochaine entrée en campagne.

Et ce n'était pas une petite affaire ; car instruit par l'expérience de la guerre européenne, le colonel von Glockau avait déclaré qu'il ne déclancherait le mouvement mexicain que lorsque ses troupes seraient surabondamment pourvues de tout.

C'est pourquoi, depuis des mois et des mois, un vaste système de contrebande avait introduit frauduleusement dans l'intérieur du Mexique, sous les apparences les plus diverses, armes, munitions et approvisionnements de toutes sortes.

Von Papen, l'attaché militaire allemand à Washington, avait dépensé les millions sans compter.

Cependant, en dépit du désir du chef d'accélérer sans cesse l'allure de la troupe, il lui fallut bientôt se rendre à l'évidence : il serait impossible de fuir encore pendant longtemps avec des bêtes harassées...

D'autre part, son infériorité numérique interdisait à Pancho de faire halte et d'accepter le combat.

Il lui restait comme unique ressource le vieux procédé, plus de cent fois employé, et qui consiste à doubler sa piste pour mettre l'ennemi dans l'incertitude de la route à suivre.

Il était évident, en effet, que bien moins le désir de venger le pillage de la Gran Sonora que la volonté de délivrer la prisonnière avait lancé les Américains à sa poursuite...

Or, la prisonnière était pour Pancho d'une incalculable valeur et c'était à la mettre hors de portée qu'il fallait tout d'abord viser...

Or, une fois au rancho di Cristo, il défiait toute attaque...

Arrêté avec ses hommes auprès d'une hutte de vaquero, il mit pied à terre et tint conseil ; sa troupe, pendant ce temps, soufflait un peu, tandis que les prisonnières, épuisées,

attendaient, mornes et désespérées, la décision qui allait être prise.

Il était évident qu'elles ralentissaient beaucoup la marche de la troupe et que s'il avait été possible de s'en débarrasser...

Et les malheureuses frissonnaient à la pensée du sort qui pouvait leur être réservé.

Soudain, l'une d'elles, à bout de forces, chancela, puis comme une masse coula de sa selle sur le sol où elle demeura étendue, immobile, sans connaissance.

C'était Paquilla ; brisée par les émotions, elle avait moins bien que ses compagnes d'infortune supporté la fatigue de cette fuite...

Emue de pitié, Suzy avait mis pied à terre et agenouillée près de la malheureuse s'évertuait, bien que rendue maladroite par les liens qui lui étreignaient les poignets, à la faire revenir à elle.

Cette vue suggéra sans doute à Pancho une idée originale, qui mit tout à coup un sourire moqueur sur ses lèvres contractées par la préoccupation...

— Amenez-moi l'Américaine, ordonna-t-il.

Puis, quand sur un signe de lui on l'eut déliée, il lui fit donner un stylo et une feuille de papier.

— Veuillez, miss, écrire ce que je vais vous dicter, commanda-t-il rudement...

Comme elle faisait mine de refuser, il ajouta menaçant : — Dans votre intérêt, je vous engage à obéir, miss.

Il jouait, de significative façon, avec la crosse de son revolver...

Moins par peur que par désir de savoir quelle nouvelle invention allait sortir de la cervelle de cet homme, elle prit le stylo et se tint prête :

— « Ils m'emmènent à Los Amanos », dicta Pancho ; c'est tout... signez de votre petit nom...

Mais la main de la jeune fille était demeurée immobile, tandis qu'elle déclarait :

— Encore un mensonge !... non ! je n'écrirai pas.

Froidement, l'autre braqua le canon de son arme sur la prisonnière, grondant :

— Ne le répétez pas deux fois, miss, sinon je ne réponds plus de ma patience...

Elle comprit que sa vie ne tenait qu'à un fil et obéit.

Alors, Pancho s'agenouilla près du corps immobile de Paquilla et introduisit dans sa main raidie le billet que venait d'écrire la prisonnière...

Après quoi, il donna l'ordre de remettre en selle l'Américaine et la troupe, de nouveau à cheval, s'éloigna grand train, laissant derrière elle le corps de la Cubaine, inerte sur le sable.

Cependant, une lueur d'espoir avait brillé dans le cœur de Suzy, car le geste de Pancho venait brusquement de lui révéler la vérité : les coquins se savaient suivis par une colonne ennemie, — et suivis de près, — puisque ce billet, destiné à être trouvé par les Américains, devait servir à les induire en erreur sur la route que se proposaient de suivre ceux qu'ils pourchassaient.

Dès ce moment, un plan germa dans la cervelle de la jeune fille, plan qu'elle se promit de mettre à exécution dès que les circonstances le lui permettraient.

Sans en rien laisser paraître, tout en simulant un grand accablement, elle surveillait les faits et gestes de ses compagnons.

Ceux-ci, depuis un instant, par suite de la difficulté du terrain, avaient ralenti leur allure ; même, vint un moment où ils durent mettre pied à terre et cheminer, tirant leur monture par la bride.

Enfin, comme ils ne paraissaient pas d'accord sur le chemin à suivre, ils firent halte pour se concerter...

Alors, voyant que, tout à leur discussion, ils cessaient de s'occuper d'elle, Suzy, comme cédant à la fatigue, se laissa tomber à terre.

Pendant quelques secondes, elle demeura immobile, allongée, semblant dormir ; mais, en réalité, son regard filtrait sous ses paupières closes, entre ses cils abaissés et surveillait le groupe formé à quelques pas par Pancho et ses hommes...

Le moment était propice ; d'un imperceptible mouvement du doigt, elle traça sur le sable une flèche dont la pointe indiquait la direction de la route que suivait la troupe, direction opposée à celle de Los Amanos.

Ainsi se trouverait déjouée la ruse grossière de Pancho, la flèche devant rétablir dans la bonne voie le détachement américain que le billet laissé aux doigts de Paquilla était destiné à égarer...

Mais une éventualité se présenta alors soudainement à l'esprit de la jeune fille.

Si ses amis allaient croire à une ruse nouvelle de leurs adversaires et se méfier de l'indication qu'elle voulait leur donner...

Doucement alors, avec des gestes lents, elle dénoua le foulard de soie qui s'enroulait autour du col de sa chemisette et, creusant le sable auprès de la flèche, elle l'y enfouit, en ayant soin de laisser un coin de l'étoffe sortir du trou, de façon à attirer l'attention de ses amis.

Par ce moyen serait authentifié le stratagème de la prisonnière.

Pendant ce temps, Pancho et ses lieutenants, parmi lesquels Manuel, achevaient de conférer.

(Voir la suite au dos.)

S'étant enfin mis d'accord, d'un signal il appela à lui l'un de ses hommes auquel il donna l'ordre de retourner en arrière et d'épier la colonne américaine, pour tâcher de se renseigner exactement sur sa composition et sur ses projets.

— Au besoin, fais-toi prendre, conseilla-t-il ; et quand tu sauras quelque chose de précis, tu t'échapperas et tu nous rejoindras à Cristo...

Après quoi, tirant à part Manuel Morales :

— J'imagine, déclara-t-il d'un ton autoritaire, que vous avez fait à votre patrie l'abandon de tous vos intérêts...

— La ruine de la Gran Sonora vous en doit être une preuve, répondit le jeune homme assez étonné de la question.

— Et de toutes vos affections ? ajouta l'autre dont le regard aigu s'enfonçait dans la prunelle de son interlocuteur, pour mieux s'assurer de la sincérité de sa réponse.

Manuel se méprit sur le sens de la question et, croyant que c'était à Paquilla que Pancho faisait allusion, il répondit sans hésiter :

— Sur mon âme, señor colonel, j'ai d'autres soucis en tête que de penser à cette fille...

Un peu surpris de la netteté de cette déclaration, Pancho demanda :

— Alors, plus de jalousie ?... D'autres peuvent, si bon leur semble, lui faire la cour ?...

Toujours dans l'erreur, le jeune homme se mit à rire, interrogeant à mi-voix :

— En ce cas... que faites-vous de Dolorès ?



Le visage du chef se rembrunit et, d'un ton de mauvaise humeur, il grommela :

— Laissons Dolorès où elle est, s'il vous plaît, señor Manuel... D'ailleurs il s'agit d'une manœuvre de guerre, car j'imagine que ces maudits Yankees seraient cruellement mortifiés s'ils apprenaient que leur compatriote a fait la conquête du chef de la révolution mexicaine...

A ces mots, Manuel sursauta.

— De qui donc parlez-vous ? interrogea-t-il d'une voix étranglée de stupeur...

Pancho eut un hochement de tête dans la direction de Suzy qui achevait d'enfourer dans le sable son mouchoir de soie.

— Quel bruit à Washington, ricana-t-il, le jour où Pancho Lopez aurait fait agréer son amour par la fille du colonel Morton ?

Le jeune Morales fit un pas en avant, les poings serrés, comme s'il allait se jeter sur son interlocuteur :

— Avez-vous perdu la tête, grommela-t-il, ou bien avez-vous oublié que celle-là est ma femme ?...

— Et vous, fit-il d'un ton hautain, avez-vous oublié qu'elle est ma prisonnière ?...

— Notre prisonnière, rectifia Manuel.

Cette fois, Pancho prit une attitude menaçante.

— Qui donc commande ici ? interrogea-t-il, n'oubliez pas, lieutenant, qu'en campagne je ne reconnais d'autre autorité que celle du chef... et que le seul peloton d'exécution qui fonctionne est celui-ci...

Et il frappait sur son étui à revolver...

Après quoi, il ajouta d'un ton entendu :

— Maintenant, l'incident est clos ; je sais ce que je voulais savoir...

Il tourna les talons, se mit en selle et donna l'ordre de départ...

Manuel, plein d'une fureur d'autant plus terrible qu'il lui avait fallu se dominer, s'en fut alors retrouver, au moment où il montait à cheval, l'homme que Pancho envoyait rôder autour des Américains...

C'était un nommé Remonio qui, après avoir appartenu au personnel de la Gran Sonora, s'était enrôlé sous les ordres de Pancho, attiré par les espoirs de rapine que promettait l'aventure révolutionnaire dans laquelle il se lançait.

Manuel le savait homme prêt à tout, pourvu qu'il y eût de l'argent à gagner.

— Ecoute un peu, Remonio, fit-il à voix basse, tant que tu as travaillé sous mes ordres, tu n'as jamais eu à te plaindre de moi ; même, en diverses circonstances où ton renvoi s'imposait, j'ai exigé de Pancho Lopez qu'il te conservât ta place ; tu m'as donc, de ce chef, quelque reconnaissance...

Cyniquement, l'autre ricana :

— La reconnaissance !... voilà une monnaie qui n'a guère cours en ce moment...

— Aussi est-ce en bonnes piastres que je te payerai, si tu veux me servir...

— Je vous ai toujours été dévoué, señor Morales, fit le drôle d'un ton hypocrite... De quoi s'agit-il ?...

— Pancho Lopez vient de te donner l'ordre de t'en aller rôder du côté des Yankees de façon à surprendre ce qu'ils méditent ; moi, ce qui m'intéresse, c'est de savoir par qui ils sont commandés... et surtout d'être sûr qu'un certain lieutenant Rutledge n'est pas parmi eux... Tu as compris ?...

Remonio pinçait les lèvres pour réprimer le sourire moqueur provoqué par les explications du jeune homme.

Comme tout le personnel de la Gran Sonora il savait que Manuel Morales avait quitté Paquilla pour épouser miss Morton contre le gré de celle-ci et au grand déplaisir d'un lieutenant yankee du nom de Rutledge...

Il demanda ironiquement :

— Faudra-t-il m'enquérir aussi de la senora Paquilla Curumillo ?

Mais voyant se froncer les sourcils de son interlocuteur, il conclut en riant :

— Tout ça c'est pour plaisanter, señor Manuel ; on a compris ce que vous vouliez et on fera au mieux.

Remonio parti, Manuel Morales monta à cheval et rejoignit la colonne, assez satisfait de la décision prise.

Ce n'était évidemment pas l'amour qui le poussait à défendre celle dont la bénédiction d'un prêtre avait fait sa femme ; non, l'intérêt le poussait uniquement.

Seulement, il ne s'agissait pas pour lui de tomber de Charbyde en Scylla et de fuir Pancho pour se heurter au lieutenant Rutledge : c'est pourquoi, avant de négocier secrètement avec les Américains qui les poursuivaient, il désirait savoir quels officiers les commandaient...

Si véritablement on avait affaire, comme il était supposable, à la colonne du général Carrington, il n'hésiterait pas à lui livrer Pancho, Suzy ne pouvant se réclamer auprès des Américains d'aucune raison valable pour échapper à son mari.

Mais il ne faudrait pas que sa mauvaise fortune fit que Manuel Morales allât demander à son rival de l'aider à faire respecter ses droits ! Dans ce cas il faudrait qu'il avisât à protéger seul sa femme contre les desseins de son chef...

Ce ne serait pas certes besogne aisée, mais il était homme de ressources et il n'était pas pour rien un produit de la kultur germanique...

Malheureusement pour lui, cette kultur n'entraînait pas avec elle des doses d'ubiquité ; autrement, Manuel Morales eût pu, dès ce moment-là, être fixé sur le point qu'il venait de charger Remonio d'élucider...

Il aurait vu le détachement du commandant Wickley poursuivre, sous la conduite de ses chefs énergiques, sa marche à travers le désert.

A la demande de Rutledge, l'Arbi servait de guide ; nul mieux que l'ancien légionnaire n'était apte à retrouver sur les sables la piste des fuyards.

Par instants, lorsqu'une incertitude naissait sur le bon chemin à prendre, la colonne faisait halte et l'Arbi, tenant son cheval par la bride, le buste incliné vers le sol, partait seul à sa découverte...

Quand il avait reconnu la route, il revenait grand train et le commandant donnait l'ordre du départ...

Bientôt la piste se séparant en deux, la colonne s'était scindée elle aussi : tandis qu'un contingent prenait à droite sous les ordres d'un sous-officier, de façon à ne négliger aucune chance de succès, le reste avait suivi l'ancien légionnaire.

Et brusquement, on avait rencontré le corps de Paquilla.

Tout d'abord, le billet découvert entre les doigts de la Cubaine avait causé à Wickley une joie profonde.

— Comme je reconnais bien ma Suzy ! s'était-il écrié : je m'étonnais aussi qu'elle n'eût jusqu'à maintenant trouvé aucun moyen de nous informer de son sort...

— Il ne nous reste plus, conclut Rutledge, qu'à piquer des deux sur Los Amanos pour l'arracher aux mains de ces coquins.

Mais voyant l'Arbi qui demeurait soucieux, sans paraître partager la joie générale, le jeune officier l'interrogea :

— Ca n'est pas ton avis, boy ?

— Ma foi, répondit l'ancien légionnaire, mon lieutenant, à vous parler franc, je suis bien moins certain que vous que ce papier-là soit une ruse de miss Captain... car elle m'apparaît, à moi, cette ruse, un peu trop grossière pour elle, qui est si fine...

— Cependant...

— Et puis, ces oiseaux-là sont des coquins, c'est vrai ; mais ce ne sont pas des imbéciles !... et à moins qu'ils n'aient volontairement fermé les yeux, il est impossible que leur prisonnière ait pu, sans être vue, glisser ce papier-là dans la main de cette femme...

Cette dernière observation ne parut pas sans valeur aux yeux des deux officiers, qui finirent par conclure que l'on devait se trouver en présence d'une ruse de l'ennemi destinée à égarer la colonne américaine sur le vrai chemin qu'elle suivait...

— C'est là un point qu'il faut élucider sans tarder, déclara Rutledge qui trépida.

Du moment qu'il s'agissait du sort de miss Morton le jeune homme n'admettait pas de retard...

Mais comme il était impossible d'entraîner à l'aventure sans trop de fatigue le détachement déjà surmené par le raid qu'il venait de fournir, il décida qu'étant le mieux monté il allait partir en reconnaissance.

Ce serait bien le diable si, en battant le pays dans un rayon de dix à douze milles, il ne trouvait pas quelque indice de la direction prise par les pillards de la Gran Sonora...

On fit halte, on dressa les tentes et Rutledge s'en alla, plein d'espoir.

Mais cet espoir, au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans le désert, allait s'affaiblissant ; les milles s'ajoutaient aux milles sans qu'il eût découvert aucun indice — si petit fût-il — de la direction prise par les ravisseurs de Suzy.

Comme si la fatalité eût voulu s'opposer à la réussite de la tentative désespérée du jeune homme, celui-ci s'était engagé sur la fausse piste créée si habilement par Pancho Lopez.

Si Rutledge eût été le moins du monde influencé par le scepticisme de l'Arbi, au lieu de suivre, comme il l'avait fait, le chemin qui conduisait à Los Amanos, il lui eût tourné carrément le dos et alors il eut rencontré inévitablement le signe indicateur tracé sur le sable par la prisonnière.

Maintenant il se rendait compte de l'erreur qu'il avait commise, mais il était trop tard pour la réparer...

Outre que sa monture, harassée par cette longue randonnée fournie en supplément de l'étape, avait donné tout ce dont elle était capable, la nuit commençait à tomber et il fallait que le jeune officier profitât des dernières lueurs du crépuscule pour rejoindre le détachement s'il ne voulait risquer d'errer au milieu des ténèbres jusqu'au jour...

Or, s'il lui eût été indifférent de passer la nuit à la belle étoile, alors que le sort de sa chère Suzy était en jeu, il ne pouvait, pour son cheval, se dispenser de rallier le camp au plus tôt.

La vaillante bête avait droit à la litière et à la provende.

Désespéré, Rutledge reprit donc le chemin du retour, lentement, aussi bien pour ménager sa monture que parce que c'était à grand-peine qu'il interrompait ses recherches...

L'inutilité de ses efforts n'étonna pas autrement l'Arbi.

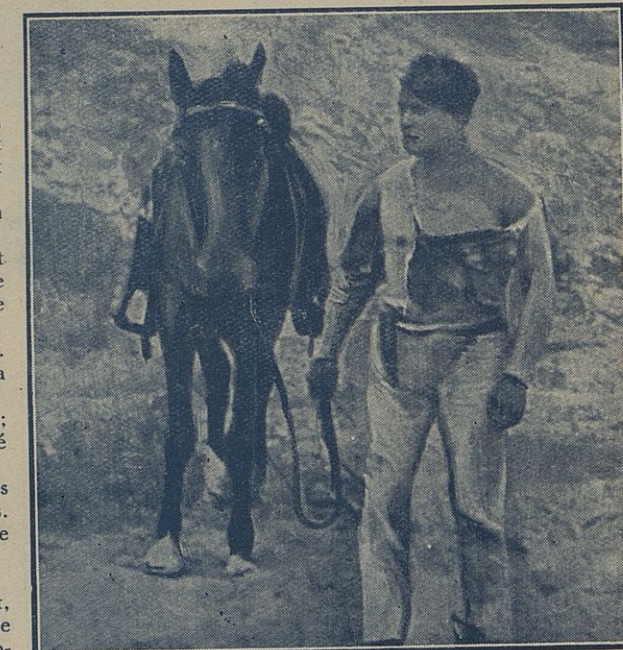
— Voyez-vous, mon lieutenant, déclara-t-il, ce que je vous en dis n'est pas pour augmenter votre chagrin ; croyez-moi, j'ai autant de peine que vous, quoi qu'elle soit d'un autre genre. Mais si vous m'aviez écouté, peut-être en ce moment serions-nous fixés. Je connais ma « Captain », voyez-vous, et le truc du billet n'est pas de son rayon... En outre, ce n'est pas à un vieux singe, à un comme on dit en France en ce moment, que les Boches apprendront à faire des grimaces... Donc, à mon avis, il faudra reprendre les recherches, mais au rebours des vôtres... Qu'en pensez-vous, mon commandant ?

Wickley, interrogé, était perplexe.

Evidemment, à ne considérer que son strict devoir militaire, il eût dû lever le camp et retourner sans tarder à la Gran Sonora qui, suivant ses instructions, devait, jusqu'à nouvel ordre, lui servir de base.

Mais, d'autre part, lui était-il possible d'abandonner froidement Suzy à son sort, alors qu'avec un peu de persévérance peut-être on parviendrait à la retrouver...

La nuit, d'ailleurs, commençait à tomber et les ténèbres



sont peu propices aux recherches, comme le fit très justement observer l'Arbi.

Ni son cœur ni sa raison ne permettaient au vieil officier une aussi cruelle détermination, et il décida que l'on camperait là.

D'ailleurs, quand bien même se fût-il résigné à s'incliner, lui personnellement, devant son devoir — si pénible fût-il — était-il certain que ses hommes admettraient qu'on ne fit pas une suprême tentative avant d'abandonner la partie.

Il s'agissait de la fille de leur ancien colonel et le salut de miss Captain valait bien qu'on donnât une entorse à la discipline.

(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Georges Le Faure, novembre 1917.

Cet épisode sera projeté dans les établissements cinématographiques par les soins de l'Agence Générale Cinématographique à partir du vendredi 4 janvier 1918.